N° 225 1er Juin 1938

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Dans la familiarité de Dieu

Le mystère de la Trinité est assurément l'un des plus ignorés des chrétiens d'aujourd'hui. Je veux dire qu'ils n'en vivent pas. Ils savent qu'il y a trois personnes en Dieu, et nombre d'entre eux pourraient faire allusion à l'explication théologique de saint Thomas. Mais tout ceci ressemble à l'énoncé d'une vérité dont on n'a cure; tout au plus serait-ce une épreuve proposée à notre foi, ou une belle spéculation pour les esprits avertis; l'affaire des théologiens et non pas des fidèles.

C'est cependant aux apôtres et aux disciples, gens incultes pour la plupart, qu'a été faite, et par eux à nous, la révélation du grand mystère de la vie intime de Dieu. On y chercherait en vain les mots de nature, personne, consubstantialité ou même de Trinité dont se sert aujourd'hui l'expression de notre foi. L'Évangile parle un langage plus familier; il craint les termes savants, préfère les plus connus, et deux des mots qui vont nous introduire en l'ineffable mystère sont les deux plus courants de toute langue : Père, Fils. Le premier balbutiement de l'enfant l'oriente déjà vers l'ineffable

mystère. L'enseignement de Jésus n'est pas ésotérique, il s'adresse à tous [1], il doit être compris de tous.

Cet enseignement de l'Évangile, des livres récents se sont efforcés de le faire connaître au grand public. C'est assez dire que cet article ne prétend pas faire œuvre originale, il voudrait aider les chrétiens à vivre le mystère de Dieu, à le chercher et à le trouver tout au long des pages du Nouveau Testament, et à s'abreuver à leur contact aux sources vives où s'origine notre foi.

Ils sont trois

Jésus est le Fils de Dieu, c'est là tout l'Évangile [2]. Supprimez-en cette donnée fondamentale, il ne reste plus qu'une belle légende, notre foi s'écroule; lisez-le à la lumière de cette vérité, et les humbles écrits que vous savez peut-être par cœur prendront un relief qui vous surprendra.

Car l'Évangile ne nous dit pas que Jésus soit Dieu, mais « Fils de Dieu ». La prière de Jésus, son discours après la Cène, ses supplications au jardin des Oliviers ou sur la croix perdent tout leur sens si Jésus n'est pas le « Fils ». Dans ses conversations avec les apôtres, il ne cesse de parler de son Père et il leur apprend à le prier de la même prière qu'il emploie : « Notre Père ».

Enfin, c'est pour cela qu'il mourra, parce qu'il a dit : « Je suis le Fils de Dieu [3]. » Car les Juifs ne s'y trompent pas. S'il se dit « Fils de Dieu », c'est qu'il est Dieu lui-même. Les fils ne sont-ils pas de la même race que leur

1. « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (I Tim., II, 4). — « La vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, vous le seul vrai Dieu et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ » (Joan., XVII, 3).

2. C'est ce que marque fortement la finale de l'Évangile selon saint Jean : « Ceux-ci (ces miracles), ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le *Fils de Dieu*, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (Joan., XX, 31).

3. Cf. Matth., XXVI, 63-65; Marc, XIV, 61; Luc, XXII, 70.

père ? Aussi bien, Jésus lui-même avait-il précisé l'étroite intimité qui règne entre lui et son Père. Un jour qu'on le pressait de questions pour savoir qui il était, il répondit : « Mon Père et moi nous sommes un [4]. » Les Juifs voulurent alors le lapider. « Nous te lapidons pour un blasphème, parce qu'étant homme tu te fais Dieu [5]. »

A côté du Père, dont il ne cesse de nous entretenir, Jésus parle souvent de l'Esprit, du Consolateur. Sans entrer dans une longue exégèse du discours après la Cène où Notre-Seigneur parle si familièrement de la vie intime de la Sainte Trinité, relevons seulement cette affirmation grosse de conséquence. « Il est bon que je m'en aille; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous [6]. » Et qui donc pourra remplacer l'Homme-Dieu, sinon Dieu lui-même ? Et pourquoi serait-il bon que Jésus s'en aille, s'il n'y avait outre le Père et le Fils un « Autre » distinct du Père et du Fils, puisque « je vous l'enverrai d'auprès du Père [7] ». On ne pouvait indiquer en termes plus explicites tout ensemble la divinité et la personnalité de l'Esprit-Saint, en même temps que l'intimité des Personnes.

Le dernier mot de l'Évangile n'est pas moins significatif. Au jour de l'Ascension, la suprême consigne de Jésus, c'est : « Baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit [8]. » Désormais, l'entrée dans la vie chrétienne se fera sous le signe de la Trinité [9], tout comme jadis l'entrée du Christ dans le monde.

4. Joan., x, 30.
5. Joan., x, 33 sv.
6. Joan., xvi, 7.
7. Joan., xv, 26.
8. Matth., xxviii, 19.
9. La liturgie du baptême d'adulte est particulièrement significative. Outre la formule du baptême et la tradition du *Credo* (qui figurent également dans le baptême des enfants), elle comporte toute une série d'interrogations, d'exhortations, d'enseignements et de prières dont le thème est le mystère de la Trinité, et qu'il y aurait grand intérêt à connaître et à méditer.

Nous connaissons presque par cœur le récit de l'Annonciation. Relisons cependant les paroles de l'ange :

« Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant *Dieu*. Voici que vous concevrez et vous enfanterez un fils... Il sera grand, on l'appellera le *Fils du Très-Haut*... » Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il ? » L'ange lui répondit : « L'*Esprit-Saint* viendra sur vous [10]. »

Dieu, le Fils du Très-Haut, l'Esprit-Saint. Ils sont trois qui parlent ou qui agissent, et qui pour ainsi dire jouent un rôle. Le langage chrétien n'a-t-il pas traduit cette grande vérité en une émouvante et magnifique formule lorsqu'il a dit que Marie était la fille de Dieu le Père, la mère de Dieu le Fils et l'épouse du Saint-Esprit ?

Ils sont trois. « *Quid tres ?* » demande saint Augustin. On ne peut nombrer que des êtres qui ont quelque chose de commun, la nature, l'espèce ou le genre; mais la nature divine est indivisible, encore moins pourrait-on parler entre eux d'espèce ou de genre. Dieu transcende nos catégories. Et la question de saint Augustin n'est que l'écho des longues discussions trinitaires des premiers siècles. « *Quid tres ?* » L'Évangile dit seulement qu'ils sont trois, il les nomme : le Père, le Fils, l'Esprit, et il les montre agissant.

Il n'y a qu'un seul Dieu

Notre-Seigneur prend d'ailleurs bien garde que nous ne les séparions indûment. La révélation faite à Moïse demeure : « Il n'y a qu'un Dieu. Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face [11]. » Jésus n'est pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir; c'est une connaissance plus profonde, plus riche, plus vraie de Dieu qu'il donne,

10. Luc, I, 26-38.
11. Exode, XX, 3; Deut., VI, 4.

mais une connaissance qui suppose et sanctionne celle qu'avaient apportée la Loi et les prophètes.

Le Père et le Fils n'ont qu'*une seule et même action* : « Mon Père agit jusqu'à présent, et moi aussi j'agis [12]. » Ce qu'ils possèdent, ils en jouissent en communauté : « Tout ce que le Père a est à moi [13]. » Ceci n'est en quelque sorte que la reprise des deux noms de Père et Fils, car même sur terre il n'est pas rare de voir un père et un fils qui agissent de concert et gèrent ensemble leurs biens.

Mais voici qui va plus loin et dépasse notre entendement; ils sont *intimement présents l'un à l'autre*. « Croyez que je suis dans le Père et que le Père est en moi [14]. » Bien plus, *ils ne sont qu'un seul et même être* (une seule nature, disent les Conciles). « Mon Père et moi nous sommes un [15]. » Et lorsque, dans la ferveur de son initiation au grand mystère, l'apôtre Philippe demandera à voir le Père, la réponse de Notre-Seigneur le ramènera vers l'unité de Dieu. « Philippe, qui m'a vu, a vu aussi le Père. Comment peux-tu dire : Montrez-nous le Père ? [16] » Question maladroite, mais combien heureuse pour nous et bien significative de notre incapacité en face du mystère! Cette richesse de la vie divine nous déconcerte (cette sagesse de Dieu est folie pour nous) et si, dociles à l'enseignement de Notre-Seigneur, nous osons dire qu'ils sont trois, voici que nous divisons ce qui est l'unité même. Faiblesse de notre intelligence qui ne peut saisir Dieu, et qui cependant connaît deux aspects de la Vérité. Il les faudrait unir, elle ne le peut : il lui faut deux mots au moins, deux concepts, deux idées; et, comble de faiblesse, il les lui faut penser successivement!

Grâce à Dieu, comme dit saint Augustin, « lorsqu'il

12. Joan., v, 17.
13. Joan., xvi, 15.
14. Joan., xiv, 11.
15. Joan., x, 30.
16. Joan., xiv, 9.

s'agit de Dieu, la pensée va au-delà des mots, la réalité est au-delà de la pensée ». Aussi bien, l'Écriture s'était-elle mise à notre portée qui, en un langage très simple, apportait ce double témoignage qu'il n'y a qu'un seul Dieu, encore qu'il y ait le Père, le Fils, l'Esprit.

La vie trinitaire

Affirmation précieuse qui nous permettrait déjà d'entrevoir quelque reflet de la béatitude divine; mais le Nouveau Testament dépasse de beaucoup ce simple énoncé du mystère et, utilisant toujours les mots que tous comprennent, il nous fait pénétrer plus avant en cette vie de société, il nous initie aux divines intimités.

a) *Le Père et le Fils*

Deux mots qui n'ont pas été choisis au hasard. Sans doute les réalités qu'ils désignent dépassent, et de beaucoup, ce que nous entendons d'ordinaire par là. Le Père est père, le Fils est fils, à sa manière qui est divine. Cela va de soi et l'effort de Notre-Seigneur, comme celui des apôtres dans leurs écrits, ne semble pas tant être de marquer la transcendance de ces deux notions que leur liaison, leur similitude avec ce que nous connaissons. Et les expressions vont se succéder qui insistent sur la paternité et sur la filiation : on nous dira du Fils qu'il est engendré [17], Premier-né [18], qu'il tire son origine du Père [19], qu'il en est issu [20], qu'il est sorti du sein de Dieu [21], qu'il est dans le sein de Dieu [22], qu'il est héri-

17. Hebr., I, 5.
18. Hebr., I, 6.
19. Joan., XVII, 8.
20. Joan., XVI, 27, 28, 30; XVII, 8.
21. Ps. CIX, 3; cf. son usage dans la liturgie de Noël.
22. Joan., I, 18; sous leur opposition apparente, ces deux dernière-

tier [23]. On nous dira encore que le Fils est « bien-aimé » de son Père [24], qu'il en est l'image [25] : reflet de sa gloire [26], empreinte de sa substance [27], et il semble, à lire l'Écriture, que nous entendions comme un écho de la Parole éternelle qui se dit au sein de la Trinité lorsque le Père contemplant le Fils, se retrouvant parfaitement en lui, s'écrie : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui [28]. » Cet aujourd'hui dont saint Jean de la Croix dit qu'il est le midi de l'éternité [29]. La génération du Fils n'appartient pas au passé.

Les rapports du Père et du Fils relèvent de la plus stricte intimité. Un amour réciproque règne entre eux. Le Père ne parle que pour dire : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances [30]. » Le Fils nous dit : « J'aime mon Père [31] », et à son Père : « Vous m'avez aimé avant la création du monde [32]. » Le Père a tout donné au Fils [33], le Fils rapporte tout au Père : « Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi [34] »; et leur intimité est telle qu'on ne sait plus si c'est le Fils qui est dans le Père ou le Père dans le Fils [35]. Rien d'étonnant à ce que leur action soit commune. Et cependant l'œuvre du Fils va revêtir un caractère particulier. De même que chez les hommes il

res expressions laissent entendre les deux grands aspects du mystère : la première insistant sur ce que les théologiens appelleront « les relations opposées », la seconde sur la circumincession.

23. Hebr., I, 2.
24. Matth., III, 17; XVII, 5; Marc, I, 11; IX, 6; Luc, III, 22; IX, 35.
25. Col., I, 15.
26. Hebr., I, 3.
27. Hebr., I, 3.
28. Hebr., I, 5.
29. *Cantique Spirituel*, str. I, v. 1.
30. Au Baptême (Matth., III, 17; Marc, I, 21; Luc, III, 22) et à la Transfiguration (Matth., XVII, 5; Marc, III, 6; Luc, IX, 35).
31. Joan., XIV, 31.
32. Joan., XVII, 24, 26.
33. Joan., XVI, 15.
34. Joan., XVII, 20.
35. Joan., XIV, 10, 11; XVII, 21

arrive que le père de famille délègue un de ses fils pour une mission de confiance, de même le Père a « envoyé » le Fils et lui a confié une « mission divine ». Remarquons-le bien, il ne s'agit pas là d'une vérité accidentelle ou surérogatoire; les textes sont multiples où Jésus parle de la « mission » [36] que lui a donnée le Père, qu'il a acceptée, et il ajoute que c'est à cela que l'on connaîtra les disciples « qu'ils croient que je suis envoyé par mon Père [37] ». N'avais-je pas raison de dire qu'il n'y a pas de christianisme sans connaissance du mystère de la Trinité ?

b) *Le Verbe*

Et voici que le prologue de l'Évangile selon saint Jean va nous fournir une nouvelle et précieuse notion en donnant au Fils un autre nom que celui que nous avons rencontré jusqu'ici, en l'appelant le Verbe [38]. Déjà l'Épître aux Hébreux donnait une première indication : « Dieu, dans ces derniers temps, a parlé par le Fils... par lequel il a aussi créé le monde [39]. » C'était comme un souvenir de la Genèse : « Dieu dit... [40] » Mais les premiers mots du Prologue de saint Jean vont plus loin encore : ce n'est plus de la parole que Dieu nous adresse qu'il parle, mais de cette parole intérieure que, par-delà les temps, le Père se dit à lui-même [41]. Désormais, nous savons qu'en Dieu il y a connaissance parfaite, adéquate, béatifiante de lui-même [42].

36. Joan., XIV, 24; XV, 21; XVI, 5; XVII, 3, 8, 18, 21, 23, 25.
37. Joan., XVII, 23, 25.
38. Joan., I, 1 SV.
39. Hebr., I, 2.
40. La création est l'œuvre de la Parole de Dieu, et l'un des grands bienfaits de l'Incarnation n'est-il pas de mettre la parole de Dieu à portée de notre entendement? « Le Verbe s'est fait chair. »
41. « Le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu » (Joan., I, 1).
42. Joan., XIV, 6; XVII, 25.

c) *L'Esprit-Saint*

Lui aussi tire son origine du Père : « L'Esprit de Vérité *procède* du Père [43]. » Mais on ne dit pas que ce soit de la même manière que le Fils. Bien au contraire, tandis que l'Évangile et les Épîtres insistent sur la génération du Fils, jamais pour parler de l'Esprit l'Écriture n'emploie d'expression qui évoque, même de loin, une filiation. Contraste significatif qui devait conduire les Pères du Concile de Nicée à mettre en valeur l'expression de l'Écriture : « Je crois au Saint-Esprit, ni créé ni engendré, mais *procédant*. » Terme mystérieux que nous ne connaissons que par négation. La voie négative, au dire des mystiques, n'est-elle pas précisément celle qui atteint à la plus haute connaissance de Dieu ? Le Père, d'ailleurs, n'est pas seul à l'origine de cette procession; le Père et le Fils collaborent en quelque sorte en cette œuvre divine. C'est du moins ce que suggèrent les paroles de Notre-Seigneur parlant de la mission du Saint-Esprit.

Car l'Esprit est envoyé. Pour lui aussi il y a « mission divine » [44]. Le Saint-Esprit s'occupe de nous. « Il vous guidera dans toute vérité », dit Notre-Seigneur [45]. Le nom même que le Christ se plaît à employer, « le Consolateur », marque assez le caractère de cette mission que les belles séquences de la Pentecôte (*Veni Creator*, *Veni Sancte Spiritus*) se sont plues à développer, et la Tradition chrétienne, fidèle dépositaire de l'enseignement de Jésus, parle du rôle maternel du Saint-Esprit [46].

43. Joan., xv, 26.

44. Joan., xiv, 26; xv, 26; xvi, 7.

45. Joan., xvi, 13; cf. Luc, xii, 12 : « Le Saint-Esprit vous enseignera à l'heure même ce qu'il faudra dire. »

46. C'est dans cette perspective qu'il convient de lire la parole de Notre-Seigneur que nous citions plus haut : « Il vous est bon que je m'en aille... » (Joan., xvi, 7).

Familiarité des chrétiens avec le mystère

Et, en effet, l'Esprit-Saint veille sur les chrétiens, « demeurant » avec eux [47], habitant en eux [48], les conduisant et leur apprenant à épeler le nom du Père [49]. Le chrétien porte en lui ce guide divin, il est le temple du Saint-Esprit [50]. Et non seulement du Saint-Esprit, mais aussi du Fils et du Père [51]; les Trois ne sont-ils pas inséparables ?

Le mystère de Dieu devient nôtre [52]. Le Père, le Fils et l'Esprit ne sont plus trois personnages lointains auxquels on n'ose penser, ce sont trois hôtes, trois amis. « Dieu n'a-t-il pas dit : J'habiterai au milieu d'eux, allant et venant familièrement avec eux [53] » ?

Nous avons schématisé le grand mystère. Notre vocabulaire est peut-être plus précis; il est à craindre que notre amour soit moins vif et moins audacieux, nos expressions moins empreintes de l'authentique piété chrétienne [54]. Saint Paul parle sans cesse du Père, du

47. Joan., XIV, 17, 20.

48. Rom., VIII, 9.

49. Rom., VIII, 15, ou encore VIII, 26 : « L'Esprit vient en aide à notre faiblesse, car nous ne savons pas ce que nous devons... demander. Mais l'Esprit lui-même prie pour nous par des gémissements inénarrables. »

50. I Cor., III, 16-17; VI, 19; II Cor., VI, 16.

51. Joan., XIV, 20, 23.

52. A tel point que Notre-Seigneur dit indifféremment que Dieu est en nous ou que nous sommes en Dieu. « Que tous ils soient un, comme vous mon Père vous êtes en moi et moi en vous; qu'eux aussi ils soient un en nous » (Joan., XVII, 21).

53. II Cor., VI, 16.

54. Dans ses études de théologie positives sur la Trinité, le P. de Regnon fait cette remarque : On dit maintenant : « Ayez confiance dans la Providence de Dieu »; Notre-Seigneur disait : « Votre Père sait ce dont vous avez besoin. » On dit maintenant : « L'impureté est une honte et un crime puni de l'enfer »; saint Paul disait : « Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ ?... et que vos membres sont le temple du Saint-Esprit ? »

Fils, de l'Esprit, non pas comme nous le ferions, pour sacrifier aux exigences de la liturgie ou de la coutume, mais parce qu'il les connaît et qu'il vit avec eux. A cet égard, je ne connais rien de plus émouvant que la finale de la deuxième Épître aux Corinthiens.

Lorsqu'il termine ses lettres, saint Paul a l'habitude, comme nous l'avons encore, de saluer ses correspondants de la part de ceux qui l'accompagnent, Timothée et Caïus [55] ou Aquillas et Priscille [56]. La IIe aux Corinthiens ne mentionne aucun des fidèles en particulier, mais elle nomme les Trois, et ces Trois qui sont avec Paul comme aussi avec ceux auxquels il s'adresse, ces Trois ont chacun un message particulier : « Que la *grâce* de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'*amour* de Dieu et la *communication* du Saint-Esprit soient avec vous tous [57]. »

Les prières de notre liturgie ne nous incitent pas à moins de familiarité. Le *Gloria*, le *Credo*, le *Te Deum*, les oraisons de la messe sont pleines de semblables audaces; elles nous invitent perpétuellement à reporter pensée et affection sur les trois divines Personnes, tant il est vrai que la vie chrétienne est une vie avec le Père, le Fils et l'Esprit.

Non pas que nous comprenions cette éblouissante majesté de Dieu sur laquelle les paroles de Notre-Seigneur jettent quelques lumières. Devant l'ineffable, nous crierons toujours avec saint Paul : « O profondeurs inépuisables de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles! [58] » Et cependant, ce que nous connaissons n'est que « le bord de ses voies, un léger murmure que nous percevons [59] ». Nous savons que nos louanges sont

55. Rom., XVI, 21, 23.
56. I Cor., XVI, 19.
57. II Cor., XIII, 13.
58. Rom., XI, 33, qui est lue comme épître en la fête de la Sainte Trinité.
59. Job., XXVI, 14.

trop petites. « Qui est capable de le louer tel qu'il est ? [60] »

Mais les œuvres de Dieu sont sans repentance; la révélation qui nous a été faite par Jésus n'est qu'un avant-goût d'une révélation plus inouïe; lorsque le voile se déchirera, la présence en nous des trois Personnes fera notre béatitude. Et c'est là toute la splendeur de cette doctrine que le plus humble des chrétiens puisse vivre dans l'intimité et la familiarité de l'ineffable.

fr. François Louvel, O. P.

60. Eccli., xliii, 31.

La Présence de Dieu

C'est une justice à rendre aux chrétiens d'aujourd'hui de reconnaître que, de plus en plus, ils paraissent comprendre qu'il n'y a rien de plus actuel que l'éternel et que, jusque dans la vie la plus pratique, il n'y a rien, absolument rien, qui passe avant le souci de préserver et d'étendre, dans leur propre cœur, le règne de la grâce. De quelles découvertes, de quelles déceptions plus ou moins douloureuses, ce sentiment est le fruit, nous n'avons pas à le chercher ici. Mais il existe.

On peut se demander, toutefois, si les esprits s'accordent aussi bien quand il s'agit de préciser ce qui constitue le plus essentiel de la vie intérieure et qui nous paraît être le sentiment de la présence personnelle de Dieu à l'âme du juste.

*
* *

Quelques-uns seront tentés de se récrier aussitôt et de protester que tout le monde s'entend là-dessus. La présence de Dieu, n'est-elle pas rangée par tous les fidèles au nombre des valeurs spirituelles de premier plan ? Quel manuel de piété ne consacre à son « exercice » un ou plusieurs chapitres ? Quel chrétien pénitent ne s'est accusé d'y avoir manqué ?

Sans doute. Mais nous avons parlé du *plus essentiel*, et non pas seulement de l'essentiel; non pas de n'im-

porte quelle présence de Dieu, mais d'une présence personnelle à notre conscience personnelle.

Ce sont là plus que des nuances.

Regardons autour de nous et en nous-même. Avec un peu de réflexion, un peu de sincérité au besoin, nous devrons avouer que la foule des disciples de Jésus-Christ, si elle ne fait qu'un par ses intentions profondes et le contenu de son *Credo*, est divisée en deux parts selon sa manière de se comporter en face du but dernier de ses efforts. Il y a ceux qui, d'abord, observent la loi de Jésus-Christ. Et il y a ceux qui, d'abord, aiment le Dieu de Jésus-Christ. Les premiers composent une masse énorme. Les autres forment un tout petit troupeau.

Cette distinction n'entame pas l'unité foncière du grand corps de l'Église. Mais qu'elle ait des conséquences du plus haut intérêt, point n'est besoin d'en chercher très loin la preuve. Il suffit de remarquer que c'est dans la seconde portion, exclusivement, dans le minuscule bercail des chrétiens vivant d'abord en présence et de la présence d'un Pasteur personnellement, tendrement aimé, que se recrutent les saints véritables. Vous pouvez chercher dans l'autre portion, dans la foule de ceux qui s'appliquent premièrement à l'observance plus ou moins formaliste d'une loi, et bien que celle-ci soit sainte entre toutes les lois, vous n'y trouverez pas ce qui s'appelle de la sainteté. Voilà qui en dit long. Et pour un esprit un peu pénétrant, cela dit tout.

Il serait facile d'apporter des exemples. Sans parler de ceux qui disent : « Je n'ai ni tué, ni volé », et qui, là-dessus, se tiennent quittes d'avoir fait à peu près tout le reste; il y a les innombrables qui proclament : « Ma conscience ne me reproche rien », et qui oublient de se demander s'ils ont aimé et voulu faire aimer le bon Dieu. A l'opposé, il y a le témoignage d'une sainte Thérèse de

Lisieux, qui ne se faisait pas scrupule de négliger la comptabilité de ses mérites, mais qui s'offrait de tout son cœur à l'investissement du Dieu qui est charité; et quand on lui demandait : « Vous avez dû beaucoup lutter pour vous vaincre aussi parfaitement ? » elle répondait, en secouant la tête : « Oh! ce n'est pas cela... »

Laissons cependant les exemples, et réfléchissons.

Réfléchissons d'abord, comme il convient, sur la Bible, qui est, contrairement à un préjugé trop répandu, le plus vivant, le plus personnel de tous les livres, et celui qui est le plus capable de nous toucher au cœur. Car il suffit de parcourir les principaux des livres historiques, poétiques, prophétiques de l'Ancien Testament, pour être contraint d'avouer qu'on a entendu un dialogue entre Israël et son Dieu, dialogue dont les alternatives d'intimité et de froideur ne peuvent pas ne pas faire penser à ce qu'il y a de plus humain dans les dialogues des humains.

Mais, dira-t-on, il y a les tables de Moïse, il y a le Lévitique, il y a ces interminables codes de prescriptions rituelles ?

Oui, il y a la Loi. Mais elle est tout entière orientée vers le Temple et cette partie plus secrète du Temple où, entre les ailes d'or des chérubins, planait la présence de Jéhovah. Tous ces préceptes convergent vers le sacrifice, qui est bien, de tous les actes religieux, le plus personnel, puisqu'il ne s'achève que dans un rapprochement de l'homme et de Dieu.

Quant à l'Évangile, ce serait proprement une dérision que de s'attarder à démontrer qu'il implique et réclame une religion personnelle. Même un chrétien de piété moyenne sait être saintement susceptible dès que l'on mêle sans discernement la Loi nouvelle à quelqu'un de nos formalismes. Lorsqu'il assume, d'une manière ou

d'une autre, le rôle d'apôtre, lorsqu'il fait le catéchisme ou qu'il cherche à convaincre un incroyant, il ne manque guère d'en venir à la personne même du législateur, le Crucifié, et, après avoir énoncé ou défendu les points principaux du code chrétien, d'ajouter avec plus ou moins d'émotion, selon qu'il s'est laissé plus ou moins prendre à la vérité qui l'inspire : « Et puis, mon enfant, et puis, mon frère, Il vous a tant aimé... A votre tour, ne l'aimerez-vous pas ?... »

Si nous interrogeons ensuite l'enseignement de l'Église et l'écho qu'il trouve dans la meilleure théologie, nous nous entendrons rappeler que, malgré toutes nos distractions, Dieu est Celui qui n'est jamais distrait de rien ni de personne. Par cette présence qu'on nomme : d'immensité, il est à tout moment et tout entier partout, à titre de principe créateur et animateur de tout ce qui existe. De plus, une âme chrétienne a le droit et le devoir de se hausser à un « autre ordre » pour y envisager une autre sorte de présence divine qui est, sinon plus intime, du moins plus exigeante d'intimité, et qui vient de la grâce sanctifiante. Nous disons : *qui vient de* la grâce sanctifiante..., car il faut prendre garde à ne pas confondre la présence de la grâce et la présence de Dieu par la grâce. Vaine subtilité de théologie décadente ? Non pas. C'est justement, pensons-nous, dans la confusion de ces deux présences qu'il faut chercher la raison de la médiocrité morale de tant de vies.

La grâce est une chose, d'une valeur exceptionnelle, tant que l'on voudra, puisqu'elle est une véritable participation à la nature divine, mais enfin une chose, et dont toute la raison d'être est de nous unir à un être vivant, aux trois personnes de la Sainte Trinité. C'est jusque-là que la grâce nous entraîne. Non contente de nous faire communier à la nature de notre Dieu, c'est

jusque dans le courant de sa vie trinitaire qu'elle nous jette.

La portée de cette remarque est presque sans mesure. Ce fut, on s'en souvient, une révélation pour sainte Thérèse d'Avila, quand on lui apprit — assez tardivement, d'ailleurs — que la grâce demande elle-même à être dépassée pour que le cœur s'unisse au Dieu qui se donne en Personnes par elle. D'autres âmes, en grand nombre, se sont éveillées à la sainteté le jour où on leur a dit qu'il faut, certes, prendre conscience de la grandeur de notre condition surnaturelle, qu'il faut être attentif à ne pas déroger ni déchoir, qu'il faut ennoblir nos actes à la mesure d'une si prodigieuse destinée, mais qu'il faut surtout autre chose, qui constitue le terme normal, le couronnement obligé de l'édifice chrétien : vivre dans l'intimité personnelle du Dieu vivant.

Et n'est-ce pas à ce but que tendent les sacrements, qui sont tous ordonnés au sacrement par excellence de l'union ? N'est-ce pas à lui que se rapportent les vertus, qui sont toutes au service de la charité ? N'est-ce pas contre lui, enfin, que se dressent toutes les formes du mal ?

Car le péché est bien une désobéissance à une loi, mais il est aussi et principalement l'offense d'un Législateur, et nul n'en connaîtra jamais l'exacte malice tant qu'il ne le jugera pas de ce point de vue. De même, on ne peut contester que la conversion ne soit un ralliement à une règle de vie, mais elle est aussi et davantage un retour au Maître de la vie.

Que de choses il y aurait à dire sur ce thème ! et, psychologiquement, quelle différence se révèle entre l'homme qui s'est converti d'abord à la loi chrétienne et celui qui s'est converti d'abord à Jésus-Christ ! Peut-être même est-ce là, dans cette différence, qu'il faut

chercher la réponse à une question qui devient de plus en plus angoissante : comment se fait-il qu'après tant de prédications, tant de missions, tant de retraites, il y ait encore dans l'univers chrétien de si graves erreurs de jugement et de si nombreuses, de si déconcertantes défaillances ? Serait-ce faute de conversions ? Mais il est rare qu'un prédicateur enregistre un échec véritable; très souvent, au contraire, c'est un incontestable succès qu'il a remporté : l'auditoire a pris des résolutions, on s'est remis à la pratique religieuse, on a satisfait aux exigences de la loi morale, on a réparé, on s'est réconcilié, bref, on s'est converti et, véritablement, on a été retourné.

Oui. Mais converti à quoi ? Retourné vers qui ?

C'est toute la question. Cette ferveur qui vient de s'allumer ou de se rallumer, va-t-elle s'employer à pratiquer plus scrupuleusement des œuvres de justice ? ou va-t-elle chercher plus avidement la présence d'un Ami ? Au risque de provoquer quelque étonnement, nous n'hésiterons pas à dire que, dans le premier cas, la conversion est caduque; dans le second seulement elle est durable.

Comment pourrait-on, par exemple, résister jusqu'au bout à toutes les tentations si on pratiquait exclusivement la religion du devoir, ce devoir fût-il chrétien ? Il n'y a qu'une manière vraiment efficace de lutter contre les séductions mauvaises, qui est de se tourner humblement et affectueusement vers Celui à qui on a juré fidélité. Et cette méthode qui se recommande, comme on le sait, du nom trois fois vénérable de saint Jean de la Croix, est vieille en réalité comme le monde, — à tout le moins le monde racheté.

Comment, surtout, pourrait-on persévérer dans la lutte pour la perfection ? Nous en avons tous fait l'expérience misérable : il n'est pas si difficile de se croire en règle

avec un code. C'est impossible avec une amitié. Il est impossible de vivre sous le regard de Dieu et de lui dire : « Maintenant, Seigneur, il suffit... » Autant vouloir rester dans le feu sans brûler davantage...

***

Si nous avions du temps à perdre, nous nous arrêterions ici à réfuter l'objection que paraît soulever le texte : « Pourquoi m'appelez-vous : Seigneur, Seigneur, et ne *faites*-vous pas ce que je dis ? » Cent autres versets du Nouveau Testament supposent la nécessité primordiale de pratiquer une charité personnelle et vivante. « Pierre, *m'aimes-tu* ?... » Et enfin, il ne s'agit pas de choisir ceci *ou* cela, mais seulement de mettre à leur vraie place ceci *et* cela.

Comment ne pas écouter, au contraire, avec une sympathie émue, le chrétien qui dirait : « Mais, cette présence de Dieu, ne savez-vous pas que, même aux plus fervents, il arrive qu'elle devienne insensible ? Je veux bien admettre que l'idéal et, pour reprendre une expression évangélique, « l'unique nécessaire », n'est pas seulement de croire à la présence de Dieu, mais d'en prendre une conscience vive, chaque jour plus vive. Avouez toutefois que ce sentiment est sujet à d'étranges éclipses et rappelez-vous comme les confidences des saints eux-mêmes sont pleines des gémissements que l'absence du Bien-Aimé leur arrache... »

Il faut l'avouer, en effet. Il faut même prendre garde à ne pas en repousser la remarque avec des airs de mépris, sous prétexte qu'il est élémentaire de savoir distinguer les sentiments superficiellement éprouvés des sentiments profondément vécus. Cette distinction, si claire en théorie, doit recouvrir un bien grand mystère

et se heurter en pratique à de bien réelles difficultés dans la vie des âmes, car, depuis dix-neuf siècles qu'il y a des directeurs — et qui dirigent... — le plus clair de leur temps s'est passé à expliquer ce point souvent sans y réussir. Du moins, peut-on essayer d'en faire comprendre quelque chose en disant qu'on peut avoir perdu la conscience sensible de la présence de Dieu et *vivre* quand même en sa présence. Autre chose, si l'on veut, un *sentiment* de présence; autre chose, un *comportement* de présence. C'est, du reste, la merveille, parfaitement et quotidiennement contrôlée, de la piété chrétienne, que cette persévérance des disciples à marcher dans la nuit, tenant dans leur main une invisible main, ou à se reposer dans le désert, blottis contre une invisible poitrine.

*
* *

Qui n'a connu, ou ne connaîtra de ces heures? Puissions-nous en goûter patiemment l'amère suavité. Puissions-nous ne pas les fuir pour chercher d'autres joies plus évidentes en d'autres présences plus faciles. Puissions-nous enfin nous établir dans une confiance inébranlable. A travers le voile, qui se fait chaque jour, d'ailleurs, plus ténu et qui finira bien par se déchirer, Dieu nous regarde encore. Ne doutons pas de son attention miséricordieuse.

Nous autres, quand il nous appelle, nous sommes souvent pris au dépourvu, car nous l'avions oublié.

Il est, lui, Celui que nous ne surprendrons jamais, parce qu'il nous attend toujours.

François Florand, O. P.

La Circumincession en Dieu et dans les fidèles

Dans les synoptiques, en dehors de quelques lueurs précieuses sur les relations trinitaires d'une part, sur l'identité de personne entre le Christ et ses fidèles d'autre part, nous ne trouvons que des invitations passagères, pressantes du reste, à l'imitation de Dieu.

Imitation de ses perfections en général :

> Visez donc à être parfaits *comme votre Père céleste est parfait* (Matt., v, 47)[1].

Imitation de sa charité et de sa condescendance en particulier :

> Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, *afin que vous soyez les fils de votre Père céleste* qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et pleuvoir sur les justes comme sur les injustes (Matt., v, 44-45).
>
> Mais vous, aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans espoir de retour, et vous aurez une copieuse récompense, et *vous serez les fils du Très-Haut*, lui qui est bon [même] pour les ingrats et les méchants. *Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux* (Luc, vi, 35-36).

Imitation de son pardon des injures :

> Car si vous remettez aux hommes leurs offenses, *votre Père céleste vous les remettra aussi*; mais si vous ne les

1. La traduction des textes cités dans cet article est de l'auteur.

remettez pas aux hommes, *votre Père non plus ne vous remettra pas vos offenses* (Matt., VI, 14-15).

Lorsque vous êtes debout pour la prière, pardonnez à autrui ce que vous pouvez avoir contre lui, *afin que votre Père céleste vous pardonne aussi vos offenses* (Marc, XI, 25; la Vulgate du v. 26 répète presque mot pour mot Matt., VI, 15)[2].

Quelle n'est donc pas notre surprise, en lisant le quatrième évangile, de voir son insistance à nous dévoiler les secrets des relations trinitaires, spécialement entre le Père et le Fils, et à nous donner ces relations comme le modèle ineffable du commerce spirituel entre le divin Maître et ses fidèles, bien plus, des fidèles entre eux!

A la vérité, pouvions-nous moins attendre de l'apôtre qui, la tête penchée sur la divine poitrine, avait dû surprendre les secrets du Sacré-Cœur?

Il nous a paru intéressant de grouper, presque sans commentaire, les textes qui présentent le modèle ineffable et ceux qui nous invitent à nous en approcher.

Bien que le mot théologique ne soit guère passé dans la langue vulgaire, pourquoi ne pas l'employer, en parlant ici de la *circumincession*, c'est-à-dire de la mutuelle compénétration en vertu de laquelle deux êtres sont présents l'un à l'autre, aussi bien dans leurs opérations que dans leur nature?[3]

2. De quoi nous pouvons rapprocher l'exhortation générale de Jésus : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple, pour que vous fassiez comme je vous ai fait » (Joa., XIII, 13-15).

3. « ... Parce qu'elles (les trois personnes divines) possèdent en commun toute perfection, sans division ni partage, elles vivent dans une sorte d'entrelacement vital, ou de compénétration réciproque, dont l'intimité est d'un caractère tel, et tellement à part, qu'on a dû inventer un mot spécial pour la désigner : on l'appelle la *circumincession* » (J. Lahitton, Theologiae dogmaticae theses, t. II, p. 66).

Nous sommes ainsi amenés à parler :

de la *circumincession trinitaire* entre les divines Personnes;

de la *circumincession christologique* entre le Christ et ses fidèles;

de la *circumincession chrétienne* des fidèles entre eux.

I. Circumincession trinitaire.

Les textes qui se présentent spontanément sont ceux où le Fils enseigne et affirme sous tous ses aspects cette circumincession avec son Père.

D'abord une première *approximation*, comme il arrive fréquemment en saint Jean :

Et si je juge, mon jugement à moi est équitable, *parce que je ne suis pas seul*, ayant avec moi [le Père] qui m'a envoyé (VIII, 16).

Ils lui dirent : Où est votre Père? — Jésus répondit : Vous ne me connaissez ni moi ni mon Père. *Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père* (VIII, 19).

Et celui qui m'a envoyé est avec moi. Il ne me laisse jamais seul, parce que je fais toujours son bon plaisir (VIII, 29).

Celui qui croit en moi, ce n'est pas en moi qu'il croit, mais en celui qui m'a envoyé. *Et qui me voit voit celui qui m'a envoyé* (XII, 44-45).

Puis l'affirmation nette et répétée.

Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne croyez pas en moi. Mais si je les fais, et que vous ne vouliez pas me croire, croyez [du moins] à mes œuvres, *et ainsi vous saurez et reconnaîtrez que le Père est en moi et moi dans le Père* (Joa., X, 37-38).

Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. [Au reste], vous le connaissez dès à présent, et vous

l'avez vu. — Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. — Jésus lui dit : Depuis si longtemps que je suis avec vous, tu ne me connais pas, Philippe? *Qui me voit, voit aussi mon Père!* Comment peux-tu dire : Montrez-nous le Père! *Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et le Père en moi?* Les paroles que je dis, ce n'est pas de mon propre chef que je les prononce: *c'est le Père qui demeure en moi*, qui fait ses œuvres. *Croyez que je suis en le Père et le Père en moi.* Sinon, croyez à cause des œuvres (Joa., XIV, 7-11).

Encore un peu [de temps], le monde ne me verra plus; mais vous autres, vous me verrez, parce que je serai vivant et que vous aussi, vous serez vivants. En ce jour-là, *vous saurez que je suis en mon Père*, et vous en moi, et moi en vous (Joa., XIV, 19-20).

Je leur ai communiqué la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un *comme nous sommes un*; moi en eux et *vous en moi*, qu'ils soient consommés en l'unité (Joa., XVII, 22-23).

A cette circumincession des divines Personnes, si solennellement affirmée, il y a une raison profonde : *l'unité de nature*, que le Père transmet à son Fils par la génération, comme le Père et le Fils la transmettent au Saint-Esprit par la procession.

Les Juifs l'avaient déduit de certaines paroles de Jésus.

Jésus leur répondit : Mon Père ne cesse d'agir, et moi aussi j'agis [continuellement]. — Sur quoi les Juifs cherchaient plus encore à le faire mourir, non seulement pour avoir violé le sabbat, mais surtout *parce qu'il appelait Dieu son Père, se faisant ainsi l'égal de Dieu* (Joa., V, 17-18).

Jésus ne tarda pas à les ôter de doute, à l'occasion de son discours sur le Bon Pasteur.

Ce que mon Père m'a donné est plus grand que tout, et nul ne peut le ravir de la main de mon Père. *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un* (Joa., X, 29-30).

Tout m'a été donné par mon Père (Matt., XI, 27, Luc, X, 22).

En ce que le Père donne à son Fils, exégètes et théologiens s'accordent à reconnaître sa propre nature.

Ainsi l'unité est-elle absolue, et telle qu'elle ne peut être réalisée qu'entre les Personnes de la Trinité :

Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, *pour qu'ils soient un comme nous* (Joa., XVII, 11).

Plus explicitement encore, s'il est possible :

afin que tous soient un, comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous; qu'ils soient eux aussi en nous, pour que le monde croie que vous m'avez envoyé.

Et je leur ai communiqué la gloire que vous m'avez donnée, *afin qu'ils soient un comme nous sommes un* (Joa., XVII, 21-22).

De l'unité de nature résulte la parfaite communauté de biens :

Tout ce qui est à moi est à vous et tout ce qui est à vous est à moi (Joa., XVII, 10).

Les divines Personnes se glorifient mutuellement.

Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. *Si Dieu est glorifié en lui, Dieu le glorifiera encore*. Oui, il va bientôt le glorifier (Joa., XIII, 31-32).

Père, l'heure est venue, *glorifiez votre Fils, pour que votre Fils vous glorifie* (Joa., XVII, 1).

Moi, je vous ai glorifié sur terre, en accomplissant l'œuvre que vous m'aviez donné à faire. Et maintenant, *glorifiez-moi, vous, Père,* auprès de vous-même, de la gloire que j'avais près de vous avant la création du monde (XVII, 4-5).

Elles mettent en commun, pour les partager, les honneurs rendus à l'une d'elles.

Le Père ne juge personne, mais il a remis tout le jugement au Fils, *afin que tous honorent le Fils comme ils hono-*

rent le Père. Qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé (Joa., v, 22-23).

Comme les honneurs, la haine dont on les poursuit les atteint au même titre.

Celui qui me hait, hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que personne autre n'a faites, ils seraient sans péché : néanmoins, en dépit de ce qu'ils ont vu, *ils me haïssent, moi et mon Père* (Joa., xv, 23-24).

De l'unité de nature découle encore une mutuelle connaissance, du Fils par le Père, et du Père par le Fils, où les théologiens découvrent à juste titre l'une des preuves les plus évidentes en faveur de la divinité de Jésus. Pour connaître adéquatement Dieu le Père, il faut être son Fils, Dieu lui-même. Et si le Père est le seul à connaître le Fils, c'est donc que le Fils est lui-même Dieu comme son Père.

Les synoptiques avaient eux-mêmes recueilli cette déclaration capitale.

Il va de soi que la connaissance du Père accordée par le Fils à l'un de ses privilégiés ne sera qu'une connaissance participée, et par suite finie. Seule la connaissance adéquate est infinie et connote la divinité.

Tout m'a été donné par mon Père. Et *personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils*, et celui à qui le Fils aura bien voulu le révéler (Matt., xi, 27).

Et personne ne sait ce qu'est le Fils si ce n'est le Père, ni ce qu'est le Père si ce n'est le Fils... (Luc, x, 22).

Je suis le bon pasteur, je connais mes brebis et elles me connaissent, *comme mon Père me connaît et que je connais mon Père* (Joa., x, 14-15).

Vous ne le connaissez pas, *tandis que moi, je le connais*. Et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous (Joa., viii, 55).

Père juste, si le monde ne vous connaît pas, *moi, je vous connais* (Joa., XVII, 25).

Ce n'est pas que personne ait vu le Père : *celui-là seul qui est auprès de Dieu a vu le Père* (Joa., VI, 46).

La méconnaissance de l'une des divines Personnes entraîne celle de l'autre :

Ils agiront de la sorte parce *qu'ils n'auront connu ni mon Père ni moi* (Joa., XVI, 3).

Si vous me connaissiez, *vous connaîtriez aussi mon Père.* [Au reste]. vous le connaissez dès à présent et vous l'avez vu. — Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. — Jésus lui dit : Depuis si longtemps que je suis avec vous, tu ne me connais pas, Philippe! (Joa., XIV, 7-10).

L'unité de nature entraîne de même l'*unité d'action.* Le divin Maître ne manquera pas d'affirmer qu'il agit comme son Père, qu'il a la puissance de son Père, y compris la puissance de création et de résurrection. Mais, en même temps, il s'appliquera à marquer l'origine de sa puissance qui lui vient de son Père du fait de sa génération ; et cette origine suffit à expliquer et à justifier cette apparence de subordination, en dehors même de la nature humaine du Fils de Dieu :

Mon Père ne cesse d'agir, et moi aussi, j'agis [continuellement] (Joa., V, 17).

Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre (Matt., XXVIII, 18).

Comme le Père a la vie en lui-même, il a pareillement donné au Fils d'avoir la vie en lui (Joa., V, 26.).

En lui était la vie,
et la vie était la lumière des hommes (Joa., I, 4).

Le Fils a la puissance créatrice :

Au commencement il était auprès de Dieu.
Tout a été fait par lui,
et rien n'a été fait sans lui
de ce qui s'est fait (Joa., I, 2-3).

Il a le pouvoir de juger :

Et il (le Père) *lui a donné le pouvoir de juger*, parce qu'il est le Fils de l'homme (Joa., V, 27).

Il a le pouvoir de ressusciter :

Comme le Père ressuscite les morts et rend la vie, *le Fils également rend la vie à qui il veut* (Joa., V, 21).

L'heure vient où tous ceux qui sont dans le tombeau entendront sa voix, et ils en sortiront, ceux qui auront fait le bien pour la résurrection de la vie, ceux qui auront fait le mal pour la résurrection de la damnation (Joa., V, 28-29).

L'apparente subordination de la puissance est fortement marquée en de nombreux textes, dont il suffira de relever les principaux.

En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, qu'il ne le voie faire à son Père; mais ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. Car le Père aime le Fils, et il lui montre tout ce qu'il doit faire (Joa., V, 19-20).

Je ne puis rien faire de moi-même. Je juge d'après ce que j'entends, et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé (Joa., V, 30).

Lorsque vous aurez exalté le Fils de l'homme, c'est alors que vous comprendrez que je suis, que je ne fais rien de mon propre chef, mais que je parle comme mon Père m'a enseigné (Joa., VIII, 28).

Ce n'est donc pas de mon propre chef que je parle; mais c'est mon Père qui m'a envoyé, qui m'a prescrit ce que j'avais à dire et à enseigner... Les choses donc que je dis, je les dis comme mon Père me les a prescrites (Joa., XII, 49-50).

Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé (Joa., VII, 16).

II. Circumingession christologique

Assurément bon nombre de ces formules de circumincession trinitaire ne sauraient convenir qu'aux relations des divines Personnes entre elles. Mais notre surprise est grande d'entendre Jésus lui-même en appliquer beaucoup d'autres aux relations qui existent entre lui et ses fidèles. Et notre surprise s'accroît encore de l'entendre proposer comme modèle de ces relations christologiques les relations trinitaires elles-mêmes avec leurs formules spécifiques.

N'en cherchons pas la raison ailleurs que dans le mystère du corps mystique et de la grâce sanctifiante qui, en infusant la vie divine, la vie même de Jésus, dans les membres incorporés, les font participer aux privilèges, en apparence incommunicables, de la personne du Verbe.

Le principe de la circumincession christologique n'est autre que celui de l'unité de personne dans le corps mystique, à savoir la personne même de Jésus. Ce principe est déjà nettement exprimé dans saint Matthieu :

Je vous le dis en vérité, tout ce que vous avez fait au moindre de mes frères, *c'est à moi même que vous l'avez fait* (XXV, 40). Je vous le dis en vérité, tout ce que vous avez omis de faire à l'un de ces tout-petits, c'est à moi-même que vous ne l'avez pas fait (45).

Il est repris dans saint Luc :

Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise. Et celui qui me méprise méprise celui qui m'a envoyé (Luc x, 16) ;

et dans saint Jean :

En vérité, en vérité, je vous le dis, *qui reçoit celui que j'envoie, c'est moi-même qu'il reçoit. Et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé* (Joa., xiii, 20).

Il en sera fait bientôt une application solennelle par Jésus lui-même disant à son futur apôtre :

Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? (Act., ix, 4).

Et Saul ne persécutait que les chrétiens!

Le principe supposé, voici l'affirmation la plus nette de la circumincession christologique.

Demeurez en moi, et moi en vous. Comme le sarment ne peut porter de fruit de lui-même [et] sans demeurer sur la vigne, ainsi vous, *si vous ne demeurez en moi.* Je suis la vigne, vous les sarments. *Celui qui demeure en moi, et moi en lui,* porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire. *Si quelqu'un ne demeure pas en moi,* il sera jeté dehors comme un sarment et il séchera... *Si vous demeurez en moi* et que mes préceptes demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez, vous le recevrez (Joa., xv, 4-7).

Jésus avait dit auparavant, parlant de l'Eucharistie :

Celui qui mange ma chair et boit mon sang, *demeure en moi, et moi en lui* (Joa., vi, 56).

A quoi l'on peut rattacher la promesse consolante, énoncée au moment de la séparation :

Je ne vous laisse pas orphelins : *je reviendrai près de*

vous. Encore un peu [de temps], le monde ne me verra plus; mais vous autres, *vous me verrez*, parce que je serai vivant et que vous aussi, vous serez vivants. En ce jour-là *vous saurez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous* (Joa., XIV, 18-20).

De cette circumincession de Jésus et des fidèles découlent les prérogatives déjà signalées à propos de la circumincession trinitaire.

Les fidèles reçoivent *la vie du Christ* qui les possède :

De même que je vis par mon Père vivant qui m'a envoyé, de même *celui qui me mange vivra par moi*. C'est ici le pain descendu du ciel : il n'en sera pas comme de vos pères qui sont morts après en avoir mangé; *celui qui mange ce pain aura la vie éternelle* (Joa., VI, 56-58).

Comme le sarment ne peut porter de fruit de lui-même..., ainsi vous; celui qui demeure en moi et moi en lui, porte beaucoup de fruit... (Joa., XV, 4-5).

Je leur donne (à mes brebis) la vie éternelle : jamais elles ne mourront, et nul ne pourra les arracher de ma main (Joa., X, 28).

Est-il surprenant que cette unité de nature et de vie entraîne une *mutuelle connaissance*?

Celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis : le portier lui ouvre, *les brebis reconnaissent sa voix, il appelle ses brebis chacune par son nom* et il les mène dehors. Quand elles sont toutes sorties, il marche devant, *car elles connaissent sa voix*. Mais elles ne suivraient pas un étranger; elles s'enfuiraient au contraire, car elles ne connaissent pas la voix des étrangers (Joa., X, 2-5).

Je suis le bon pasteur, *je connais mes brebis et elles me connaissent* (Joa., X, 14).

Vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes

brebis. *Mes brebis écoutent ma voix, et moi, je les connais, et elles me suivent* (Joa., x, 26-27).

La connaissance est accompagnée de l'amour, un amour mutuel qui unit et compénètre surnaturellement et délicieusement le Christ et ses fidèles.

Celui qui, ayant mes commandements, les observe, *c'est celui-là qui m'aime*; et celui qui m'aime *sera aimé de mon Père, et moi aussi je l'aimerai* et je me manifesterai à lui (Joa., xiv, 21).

Si quelqu'un m'aime, il observera mes préceptes, *mon Père l'aimera, nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure* (Joa., xiv, 23);

évidemment une demeure de complaisance et d'amour.

Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements, *et moi je prierai le Père, et il vous donnera un autre Paraclet*, qui reste à jamais avec vous (Joa., xiv, 15-16).

Si vous gardez mes commandements, *vous demeurerez en mon amour, de même que moi*, pour avoir gardé les commandements de mon Père, je demeure en son amour (Joa., xv, 10).

Relevons encore dans saint Paul un rapprochement qui rappelle la circumincession christologique.

Tout m'est permis, mais tout ne m'est pas avantageux; tout m'est permis, excepté de me mettre dans un esclavage quelconque. Les aliments sont pour l'estomac, et l'estomac pour les aliments, et Dieu les détruira l'un comme les autres un jour. *Mais le corps n'est pas pour l'impureté; il est pour le Seigneur, comme le Seigneur est pour le corps.* Dieu a ressuscité le Seigneur; et nous aussi, il nous ressuscitera par la vertu de ce dernier. Ne savez-vous pas que nos corps sont les membres du Christ? (I Cor., vi, 12-15).

Pouvons-nous omettre d'évoquer les *relations* qu'établit

l'incorporation des fidèles entre *la tête* et *les membres* du corps mystique? A partir de l'*incorporation juridique* qui s'est opérée sur la croix, les membres suivent les destinées de la tête. Et l'Apôtre n'hésite pas à créer des mots nouveaux pour rendre ces pensées nouvelles : *nous souffrons avec Jésus, nous sommes crucifiés avec Jésus, tués avec lui, morts avec lui, ensevelis avec lui; avec lui nous reprenons vie, avec lui nous ressuscitons, nous montons au ciel, nous nous asseyons à la droite de Dieu, nous régnons, nous jugeons...*

Contentons-nous de quelques citations :

Parole digne de [toute créance] : *si nous mourons avec lui, avec lui nous vivrons; si nous pâtissons [avec lui], avec lui aussi nous régnerons* (II Tim., II, 11-12).

Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptisés au Christ Jésus, nous avons été baptisés en sa mort? Par le baptême en effet nous avons été ensevelis à [la ressemblance de] sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire de son Père, nous recevions nous aussi une nouvelle vie. *Si nous avons été greffés à lui* par une mort pareille à la sienne, à plus forte raison le serons-nous par une résurrection pareille. Sachons-le bien, notre vieil homme *a été crucifié avec lui*, pour que fût détruit notre corps de péché et que nous ne fussions plus les esclaves du péché (Rom., VI, 3-6).

Il est bien certain que le Christ est ressuscité des morts, et en qualité de prémices de ceux qui dorment leur dernier sommeil. Car la mort étant venue par un seul homme, il faut que la résurrection des morts vienne par un homme également. Comme tous meurent en Adam, tous doivent *reprendre vie dans le Christ*. Mais chacun à son rang : le Christ [en tête] comme prémices, ensuite ceux qui seront du Christ au moment de son retour; après quoi viendra la fin (I Cor., XV, 20-24).

III. Circumincession chrétienne

Ces formules de circumincession trinitaire et christologique sont devenues si familières à saint Jean, qu'il les emploie encore pour marquer les relations des fidèles entre eux.

Pour ne rien exagérer en un domaine où l'exagération est si facile, constatons du moins que l'évangéliste nous propose comme une *circumincession d'amour* entre fidèles, du reste sur le modèle des relations divines.

> Mon commandement à moi, c'est que *vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés* (Joa., xv, 12).

La circumincession d'amour doit aller jusqu'à *la pleine fusion*, jusqu'à *l'unité* :

> Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais pour tous ceux qui croiront en moi par leur parole, *afin que tous soient un, comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous; qu'ils soient eux aussi en nous*, pour que le monde croie que vous m'avez envoyé. Et je leur ai communiqué la gloire que vous m'avez donnée, *afin qu'ils soient un comme nous sommes un*; moi en eux et vous en moi, *qu'ils soient consommés en l'unité*, pour que le monde sache que vous m'avez envoyé et *que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé* (Joa., xvii, 20-23).

Nous devons une mention spéciale aux relations matrimoniales entre fidèles, parce que Jésus leur a assigné comme modèle l'union qu'il a contractée avec son Église,

> Vous autres, femmes, soyez soumises à vos maris *comme au Seigneur*, car le mari est le chef de la femme, *comme le Christ est le chef de l'Église, son corps* dont il est également le sauveur.
>
> *De même que l'Église est soumise au Christ, les femmes doivent l'être en toute chose à leurs maris.*

Vous, hommes, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église, donnant sa vie pour elle, afin de la purifier et de la sanctifier par le baptême d'eau et les formules [qui l'accompagnent]. Il devait ainsi se préparer une Église resplendissante, sans tache ni ride ni rien de semblable, mais sainte et immaculée. Ainsi les hommes doivent-ils aimer leurs femmes *comme leur propre corps*; car, en aimant sa femme, c'est encore soi-même que l'on aime. Nul n'a jamais pris en haine sa propre chair; [chacun], au contraire, la nourrit et la soigne, *comme d'ailleurs le Christ son Église*, car nous sommes les membres de son corps. A cause de cela l'homme quitte ses père et mère pour s'attacher à sa femme, et, les deux, ne faire qu'une même personne. *Grand est ce mystère*, je veux dire en vue du Christ et de l'Église! Ainsi donc, que chacun de vous aime son épouse comme soi-même, et que la femme révère son mari (Éph., v, 22-33).

La constatation qui s'impose à la lecture de ces textes, c'est que le plus beau modèle, l'idéal le plus élevé ne cesse d'être proposé à notre vie spirituelle soit dans nos relations avec le Christ Jésus, soit même dans nos relations entre fidèles. Ce modèle, cet idéal est représenté par les relations des divines Personnes entre elles, ou bien par celles de Jésus avec nous. Et même il n'est pas rare que tous ces aspects des divines circumincessions, la trinitaire et la christologique, soient groupés et comme fondus ensemble.

En vérité, en vérité, je vous le dis, *qui reçoit celui que j'envoie, c'est moi-même qu'il reçoit. Et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé* (Joa., xiii, 20);

par quoi est affirmée l'identification de celui qui envoie avec la personne de son messager. D'où la superposition mystique : présence de Jésus en ses apôtres, comme le Père lui-même est présent en Jésus.

Aucun enchevêtrement dans la compénétration récipro-

que de ces divers éléments. Toujours, au contraire, l'harmonie et la beauté.

[Père], *comme vous m'avez envoyé dans le monde, moi aussi je les envoie dans le monde* (Joa., XVII, 18).

Comme mon Père m'a aimé, ainsi vous ai-je aimés moi-même : demeurez en mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, de même que moi, pour avoir gardé les commandements de mon Père, je demeure en son amour (Joa., XV, 9-10).

Mon commandement à moi, *c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés* (Joa., XV, 12).

Le Père en personne vous aime, parce que vous aussi vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu (Joa., XVI, 27).

Je leur ai transmis votre parole, et le monde les a haïs, *parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde* (Joa., XVII, 14).

Ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde (16).

Pour que le monde sache que vous m'avez envoyé *et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé* (Joa., XVII, 23).

Je leur ai fait et leur ferai connaître votre nom, pour que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, ainsi que moi-même (Joa., XVII, 26).

***

Les textes assemblés et leur divine beauté entrevue, il ne nous reste qu'à prolonger indéfiniment cette contemplation pour mieux voir et mieux comprendre, puis mieux imprégner notre vie de chrétiens de cette contemplation savoureuse. Les vues intellectuelles et les réalisations pratiques se joignent et se compénètrent, sous la motion des dons du Saint-Esprit, comme dans une dernière circumincession.

Qui pourrait calculer l'influence d'une telle doctrine sur notre sanctification?

Nous sommes faits participants non seulement de la nature divine, mais de la vie divine.

Le flux vital qui, de Dieu le Père, s'écoule en Jésus, et de Jésus passe aux fidèles, circule en nous par Jésus pour revenir par le même Jésus au Père.

Je ne suis plus un esclave : je suis un fils de famille, un fils de Dieu, le fils du Père céleste.

Je ne suis plus un étranger, ni un hôte reçu avec courtoisie et réserve : je suis de la maison. Chez mon Père, je suis chez-moi. Tout ce qui est à lui m'appartient.

Le pauvre que j'étais, dénué de tout, est devenu riche infiniment...

Que parlons-nous encore d'idéal, puisqu'il est déjà en partie réalisé?

Que parlons-nous de difficile sainteté, entrevue comme le terme final d'un long et pénible voyage, puisque déjà, dès le départ, nous avons la certitude de l'atteindre?

Non que j'aie déjà atteint [la borne] ou que je sois déjà parfait; mais je poursuis [ma course] dans l'espoir de l'atteindre, parce que, moi, le Christ Jésus m'a déjà atteint. Non, frères, je ne pense pas encore avoir atteint [la borne]. Il n'y a qu'une chose, c'est que, oubliant ce que je laisse en arrière, fortement tendu vers ce que j'ai devant, je vais droit au but, à la couronne de la vocation supérieure à laquelle Dieu m'a appelé dans le Christ Jésus (Phil., III, 12-14).

Dès lors, qu'importent même les tribulations?

Nous allons même jusqu'à nous glorifier de nos tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, la patience la vertu éprouvée, et celle-ci l'espérance. Et l'espérance ne saurait être confondue, car la charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné? (Rom., V, 3-5).

Denis Buzy, S.C.J.

La vie mystique de Sœur Élisabeth de la Trinité

L'habitation divine au centre le plus intime de son âme fut pour Sœur Élisabeth de la Trinité le secret de sa rapide sainteté. Il serait vain d'ailleurs de lui demander une doctrine fortement systématisée, dont elle-même aurait mis en ordre les éléments. Elle a vécu en contemplative les plus hauts mystères de la foi sans prétendre faire office de docteur ou de théologien, sans même soupçonner la portée universelle réservée par Dieu à ses écrits.

Dans ses notes intimes, elle-même renvoie à des passages de saint Jean de la Croix qui l'avaient plus particulièrement frappée. — En effet, s'il y a une vérité chère à la doctrine mystique du Carmel, c'est bien ce mystère et cette certitude que Dieu est présent en nous, et que pour Le trouver, il faut rentrer « au dedans », dans ce royaume intérieur. Toute la vie spirituelle se résume à cela.

Dans son *Chemin de la Perfection*, à l'occasion de son commentaire du Pater, sainte Thérèse note avec profondeur que Dieu n'est pas seulement dans les cieux « mais au plus intime de notre âme » où il faut savoir se recueillir pour Le chercher et Le découvrir.

Dans le *Château intérieur*, cette présence de la Trinité

marque le point sommet de sa mystique : les âmes parvenues à l'union transformante vivent habituellement en compagnie des Personnes divines et trouvent dans cette société Trinitaire les joies les plus béatifiantes de la terre.

Saint Jean de la Croix en fait aussi le point de convergence de toute sa théologie mystique, principalement des états spirituels les plus élevés. Il disait souvent par dévotion la messe votive de la Sainte-Trinité, et pendant la célébration du saint sacrifice son âme, irrésistiblement emportée vers ce mystère, se défendait avec peine de l'extase.

La tradition du Carmel est demeurée fidèle à l'enseignement de ces deux grands maîtres spirituels. Il n'est pas rare de rencontrer dans les cloîtres thérésiens des âmes dont la vie silencieuse est tout entière tournée vers le mystère Trinitaire.

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, elle-même, ne s'offrit-elle pas en victime le jour de la fête de la Trinité? Son offrande à l'Amour miséricordieux fait partie d'une prière essentiellement trinitaire : « O mon Dieu, *Trinité bienheureuse*, afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre amour miséricordieux... »

Cependant, sœur Élisabeth de la Trinité reçut une grâce très spéciale pour vivre de ce mystère, Dieu l'ayant prédestinée à la mission de ramener les âmes au fond d'elles-mêmes pour leur faire prendre conscience des richesses divines de leur baptême : l'Habitation de la Trinité.

A la première page de son carnet de notes de jeune fille, elle avait copié en exergue cette pensée de sainte Thérèse : « Il faut Me chercher en toi. »

Vers l'âge de dix-neuf ans, elle se sentait « habitée ». Souvent Élisabeth répétait à une amie : « Il me semble qu'Il est là », et elle faisait le geste de Le tenir dans ses bras et de Le presser sur son cœur. « Quand je verrai mon confesseur, se disait-elle, je lui demanderai ce qui se passe en moi. »

La Providence lui ménagea la rencontre du P. Vallée, et celui-ci, en théologien contemplatif, l'éclaira sur le dogme chrétien de l'Habitation divine.

Ce fut pour Élisabeth Catez une lumière éblouissante et l'orientation décisive de sa vie. Rassurée sur la vérité de ce mystère de foi, à partir de ce jour elle s'ensevelit avec sécurité au fond d'elle-même pour y chercher ses « Trois ». Des témoignages de cette époque ne laissent aucune hésitation à ce sujet : avant son entrée dans le cloître, Élisabeth Catez était déjà « prise » par le mystère de l'Habitation divine à un degré exceptionnel. Elle en faisait le thème de ses confidences intimes :

« La Trinité était son tout. »

Dès le début de cette révélation soudaine, qui illumina sa vie, elle ne tarissait pas. Quelques mois plus tard, elle n'en parlait plus guère. On la sentait plutôt « prise » par la Trinité. Ce terme d'un témoin marque bien la *passivité* de son âme sous l'action de l'Esprit-Saint, depuis les premières grâces mystiques de la retraite de 1899.

Perdons-nous en cette Trinité sainte, en ce Dieu tout amour. Laissons-nous emporter en ces régions où il n'y a plus que Lui, Lui seul.

« Dieu en moi, moi en Lui », que ce soit notre devise. Que c'est bon cette présence de Dieu au dedans de nous, dans ce sanctuaire intime de nos âmes. Là nous Le trouvons toujours, quoique par le sentiment nous ne sentions plus Sa présence. Mais Il est là tout de même.

Sœur Élisabeth a déjà trouvé la formule de sa vie. Huit jours après son entrée au couvent, elle ne fera que la transcrire dans le questionnaire qu'on lui demandera de remplir :

— Quelle est votre devise?

— « Dieu en moi, moi en Lui. »

Au Carmel, cette vie en présence de Dieu est considérée comme un héritage sacré que l'on fait remonter au patriarche Élie :

« Je me tiens en présence de Iaveh, le Dieu vivant[1] » : c'est l'essence même du Carmel. Tous les dépouillements, tous les silences, toutes les purifications, n'ont qu'un but : garder l'âme libre d'appliquer toutes ses puissances à cette continuelle présence de Dieu.

Sœur Élisabeth trouva donc sur ce point toute une doctrine spirituelle devenue familière dans le milieu où elle vivait. Pour sa vie intérieure ce fut le signal d'un épanouissement complet. Jusque-là, Élisabeth Catez s'était montrée une jeune fille très pure, très pieuse, à qui Dieu en récompense de son héroïque fidélité avait ménagé quelques touches mystiques; mais il lui manquait encore une doctrine et une formation spirituelle. La rencontre du P. Vallée avait établi son âme avec certitude dans la lumière entrevue. La lecture assidue de saint Jean de la Croix lui donna une doctrine. L'ambiance religieuse fit le reste.

Elle-même a noté avec soin les passages de son nouveau maître spirituel qui traitent de la nature et des effets de cette mystérieuse mais très réelle et substantielle présence de la Sainte Trinité dans l'âme.

1. I Rois, XVII, 1.

Par une grâce unique, sœur Élisabeth de la Trinité sut trouver dans cette présence des trois Personnes divines au fond de son âme : « son ciel sur la terre », le secret de son héroïque sainteté.

Et tout d'abord son nom trinitaire l'enchantait :

> Vous ai-je jamais dit mon nom au Carmel : Marie-Élisabeth de la Trinité. Il me semble que ce nom indique une vocation particulière. N'est-ce pas qu'il est beau? J'aime tant ce mystère de la Sainte Trinité! C'est un abîme dans lequel je me perds.
>
> Je suis Élisabeth de la Trinité, c'est-à-dire Élisabeth disparaissant, se perdant, se laissant envahir par les « Trois ».

Ce fut le mot d'ordre de sa vie de carmélite :

> Tout mon exercice est de rentrer « au dedans » et de me perdre en Ceux qui sont là.
>
> Je le sens si vivant en mon âme, je n'ai qu'à me recueillir pour Le trouver au-dedans de moi. C'est cela qui fait tout mon bonheur.
>
> Vivons avec Dieu comme avec un ami. Rendons notre foi vivante pour communier à Lui à travers tout. C'est ce qui fait les saints. Nous portons notre ciel en nous, puisque Celui qui rassasie les glorifiés dans la lumière de la vision se donne à nous dans la foi et le mystère. C'est le même. *Il me semble que j'ai trouvé mon ciel sur la terre, puisque le ciel c'est Dieu et Dieu est en mon âme.*
>
> *Le jour où j'ai compris cela, tout s'est illuminé pour moi et je voudrais dire ce secret tout bas à ceux que j'aime*, afin qu'eux aussi, à travers tout, adhèrent à Dieu, et que se réalise cette prière du Christ : « Père, qu'ils soient consommés en l'Un[2].

Par un phénomène d'appropriation familier aux âmes dominées par une idée, elle ramène tout à cela. Les fêtes

2. *Ibid.*, XVII, 23.

liturgiques, en apparence les plus éloignées du mystère trinitaire caché au fond de son âme, y aboutissent par une transposition, pour elle toute naturelle.

Noël nous en fournit un exemple caractéristique :

> Un Noël au Carmel, cela est unique.
> Le soir, je me suis installée au chœur, et c'est là que s'est écoulée toute ma veillée, avec la Sainte Vierge, dans l'attente du Divin Petit qui, cette fois, allait prendre naissance non plus dans la crèche, mais *en mon âme*, en nos âmes, car c'est l'Emmanuel, le « Dieu avec nous[3] ».

Son inspiration poétique trouve dans cette Habitation divine au fond de son âme son thème fondamental :

O Beata Trinitas

> Que la grâce de Dieu t'inonde et t'envahisse
> Se répandant en toi, comme un fleuve de paix.
> Sous ses tranquilles flots, qu'Elle t'ensevelisse
> Pour que rien du dehors ne t'effleure jamais.
> En cette profondeur, ce calme, ce mystère,
> **Tu seras visitée par la Divinité,**
> C'est là que je te fête en silence, ô ma mère,
> Adorant avec toi la Sainte Trinité.
>
> *Laudem Gloriae*. Juin 1906.

A l'occasion de la fête des sœurs converses, elle écrit :

> Le jour de sainte Marthe, nous avons fêté nos bonnes sœurs du voile blanc.
> En l'honneur de leur sainte Patronne, elles ont congé dans leurs offices, afin de vaquer avec Madeleine au doux repos de la contemplation. Ce sont les novices qui les remplacent et font la cuisine. Je suis encore au noviciat, car nous y restons trois ans après la profession. J'ai donc été passer une bonne journée près du fourneau. En tenant la queue de la poêle, je ne suis pas entrée en extase comme ma Mère sainte Thérèse, *mais j'ai cru à la divine Présence*

3. S. Matthieu, 1, 23.

du Maître qui était au milieu de nous, *et mon âme adorait au centre d'elle-même* Celui que Madeleine avait su reconnaître sous le voile de l'humanité.

Sa correspondance est remplie de conseils sur la Présence de Dieu :

Que votre âme soit son sanctuaire, son repos sur cette terre où Il est tant offensé.

Qu'Il fasse de votre âme un petit ciel où Il puisse reposer avec bonheur. Otez-en tout ce qui pourrait blesser son regard divin.

Vivez avec Lui. Où que vous soyez, quelque chose que vous fassiez, Il ne vous quitte jamais. Demeurez donc sans cesse avec Lui. Entrez dans l'intérieur de votre âme : vous Le trouverez toujours là, voulant vous faire du bien.

Je fais pour vous une prière que saint Paul faisait pour les siens : il demandait que « Jésus habitât par la foi en leur cœur afin qu'ils fussent enracinés en l'amour »[4]. Cette parole est si profonde, si mystérieuse! Oui, que le Dieu tout amour soit votre demeure immuable, votre cellule et votre cloître au milieu du monde. Rappelez-vous qu'Il demeure au centre le plus intime de votre âme comme en un sanctuaire où Il veut être aimé jusqu'à l'adoration.

Adaptée aux personnes et aux circonstances, la même pensée fondamentale revient toujours : la vraie vie est au fond de l'âme avec Dieu. C'est là qu'elle retrouve ceux qui lui sont chers, là aussi le secret du bonheur qui a fait de sa vie un ciel anticipé.

Sœur Élisabeth de la Trinité fut vraiment l'âme d'une idée.

Quand le dimanche, à prime, l'Église ramenait sur ses lèvres le *Quicumque*, comme autrefois sa Mère Thérèse, elle était saisie par ce mystère des mystères où son âme

4. Ephés., III, 17.

vivait toujours. Elle consacrait chaque journée du dimanche à l'honneur de la Sainte Trinité.

A l'approche de la fête de la Sainte Trinité, une grâce irrésistible l'envahissait. Pendant plusieurs jours, pour elle la terre n'existait plus.

> Cette fête des « Trois » est bien la mienne. Pour moi, il n'en est pas une semblable : je n'avais jamais autant compris le mystère et toute la vocation qu'il y a dans mon nom.
>
> C'est dans ce grand mystère que je te donne rendez-vous pour qu'il soit notre centre..., notre demeure.
>
> Je te laisse sur cette pensée du P. Vallée, qui fera ton oraison : « Que l'Esprit-Saint vous emporte au Verbe, que le Verbe vous conduise au Père, et que vous soyez consommée en l'Un, comme c'était vrai du Christ et de nos saints.

Ainsi les années et les grâces de sa vie religieuse l'ensevelissaient chaque jour davantage au fond d'elle-même avec Celui dont le contact, à tout instant, lui communiquait la vie éternelle.

Les moindres événements trahissaient cette prise de possession complète de cette âme par la Trinité.

Qu'on lui apprenne la naissance d'une petite nièce, et tout de suite elle exulte en un mouvement d'âme vers la Trinité :

> Nous avons fait une véritable ovation à petite Sabeth. Ce matin, en récréation, notre Révérende et si bonne Mère était heureuse de nous montrer sa photographie, et tu devines si le cœur de tante Élisabeth battait fort. O ma Guite, je l'aime ce petit ange, autant je crois que sa petite maman. Ce n'est pas peu dire. Et puis, vois-tu, je me sens toute pénétrée de respect en face de ce petit temple de la Sainte Trinité. Son âme m'apparaît comme un cristal qui rayonne le bon Dieu. Si j'étais près d'elle, je me mettrais à genoux pour adorer Celui qui demeure en elle.

Dans ses parloirs et dans ses lettres, auprès de sa

mère, de sa sœur, de ses amies, de tous ceux qui l'approchent, avec discrétion mais d'une manière continue elle ne cesse de se faire l'apôtre de cette présence divine au fond des âmes :

> Pensez que vous êtes en Lui, qu'Il se fait votre demeure ici-bas. Et puisqu'Il est en vous, que vous Le possédez au plus intime de vous-même, qu'à toute heure du jour et de la nuit, dans toute joie ou épreuve vous pourrez Le trouver là, tout près, tout au dedans. C'est le secret du bonheur. C'est le secret des saints. Ils savaient si bien qu'ils étaient le temple de Dieu, et qu'en s'unissant à ce Dieu l'on devient « un même esprit avec Lui[5] », comme dit saint Paul. Aussi allaient-ils à tout, sous son rayonnement.

Il faudrait tout citer.

Pour celui qui observe de près le développement de cette âme, il est manifeste que, de plus en plus, le mystère de la Trinité devient la vérité dominatrice de sa vie, tandis que tout le reste s'efface et disparaît.

Le 21 novembre, fête de la Présentation de la Vierge, le Carmel entier renouvelait les vœux de profession. Tandis qu'avec ses compagnes sœur Élisabeth prononçait de nouveau la formule de ses vœux, elle sentit un mouvement de grâce plus irrésistible l'emporter vers la Sainte Trinité.

Rentrée en cellule, elle prit une plume, et, sur une simple feuille de carnet, sans hésitation, sans la moindre rature, d'un seul jet, elle écrivit sa célèbre prière, comme un cri qui s'échappe du cœur :

O mon Dieu, Trinité que j'adore, aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en Vous, immobile et paisible, comme si déjà mon âme était dans l'éternité; que

5. I Cor., VI, 17.

rien ne puisse troubler ma paix ni me faire sortir de vous, ô mon Immuable, mais que chaque minute m'emporte plus loin dans la profondeur de votre Mystère!

Pacifiez mon âme; faites-en votre ciel, votre demeure aimée et le lieu de votre repos; que je ne vous y laisse jamais seul; mais que je sois là tout entière, toute éveillée en ma foi, toute adorante, toute livrée à votre action créatrice.

O mon Christ aimé, crucifié par amour, je voudrais être une épouse pour votre cœur; je voudrais vous couvrir de gloire, je voudrais vous aimer... jusqu'à en mourir! Mais je sens mon impuissance et je vous demande de me revêtir de vous-même, d'identifier mon âme à tous les mouvements de votre âme, de me submerger, de m'envahir, de vous substituer à moi, afin que ma vie ne soit qu'un rayonnement de votre Vie. Venez en moi comme Adorateur, comme Réparateur et comme Sauveur.

O Verbe éternel, Parole de mon Dieu, je veux passer ma vie à vous écouter, je veux me faire tout enseignable afin d'apprendre tout de vous; puis à travers toutes les nuits, tous les vides, toutes les impuissances, je veux vous fixer toujours et demeurer sous votre grande lumière. O mon astre aimé, fascinez-moi pour que je ne puisse plus sortir de votre rayonnement.

O Feu consumant, Esprit d'amour, survenez en moi afin qu'il se fasse en mon âme comme une incarnation du Verbe; que je lui sois une humanité de surcroît, en laquelle Il renouvelle tout son mystère. Et vous, ô Père, penchez-vous vers votre pauvre petite créature, couvrez-la de votre ombre, ne voyez en elle que le Bien-Aimé en lequel vous avez mis toutes vos complaisances.

O mes « Trois », mon Tout, ma Béatitude, Solitude infinie, Immensité où je me perds, je me livre à vous comme une proie, ensevelissez-vous en moi pour que je m'ensevelisse en Vous, en attendant d'aller contempler en votre lumière l'abîme de vos grandeurs.

21 novembre 1904.

Après 1904, date de la composition de son Élévation à la Trinité, quand Dieu vint la visiter par la souffrance, ce fut encore dans cette Présence divine que sœur Élisabeth puisa la force de son héroïsme souriant :

Il y a un Être qui est l'Amour et qui veut que nous vivions en société avec Lui. Il est là qui me tient compagnie, qui m'aide à souffrir, qui m'apprend à dépasser la douleur pour me reposer en Lui.

A l'heure suprême du départ, elle se tourne vers ses amies et vers les siens pour leur laisser en testament : sa chère dévotion aux « Trois ».

... Je vous laisse ma foi en la présence de Dieu, du Dieu tout amour habitant en nos âmes. Je vous le confie, c'est cette intimité avec Lui « au dedans » qui a été le beau soleil irradiant ma vie, en faisant déjà comme un ciel anticipé. C'est ce qui me soutient aujourd'hui dans la souffrance. Je n'ai pas peur de ma faiblesse, car le Fort est en moi, et sa vertu est toute puissante. Elle opère, dit l'Apôtre, au-delà de ce que nous pouvons espérer[6].

Même testament, plus émouvant encore, à sa sœur :

Petite sœur, je suis heureuse d'aller là-haut pour être ton Ange; comme je serai jalouse de la beauté de ton âme déjà tant aimée sur la terre. Je te laisse ma dévotion pour les « Trois ».

Vis au dedans avec Eux, dans le ciel de ton âme. Le Père te couvrira de son ombre, mettant comme une nuée entre toi et les choses de la terre, pour te garder toute sienne. Il te communiquera sa Puissance pour que tu L'aimes d'un amour fort comme la mort.

Le Verbe imprimera en ton âme, comme un cristal, l'image de sa propre beauté, afin que tu sois pure de sa pureté, lumineuse de sa lumière.

6. Ephés., III, 20.

L'Esprit-Saint te transformera en une lyre mystique qui, dans le silence, sous sa touche divine, produira un magnifique cantique à l'Amour.

Alors tu seras la « louange de sa gloire », ce que je rêvais d'être sur la terre. C'est toi qui me remplaceras. Je serai *Laudem Gloriae* devant le trône de l'Agneau, et toi, *Laudem Gloriae* au centre de ton âme.

Saint-Maximin.

fr. M. Philipon, O. P.

Une mystique anglaise contemporaine

Thérèse Higginson

(1844-1905)

La sainte femme dont nous voudrions esquisser ici le portrait spirituel, d'après sa récente biographie[1], semble avoir atteint à un haut degré de sainteté ; et dans le Lancashire, une des provinces les plus catholiques de l'Angleterre, où elle a vécu, sa réputation s'étend de plus en plus. Son procès de béatification est engagé, et les premières enquêtes diocésaines sont terminées. Une charité, une humilité héroïques impriment à sa vie le sceau d'une authentique sainteté ; et bien qu'on ne puisse accorder à ses visions ou « révélations » qu'une valeur privée, on y retrouve parfois l'accent des grands mystiques. Il ne sera donc pas sans intérêt ni sans profit de la faire connaître aux lecteurs français.

Comme beaucoup d'âmes éminentes en sainteté, Thérèse Higginson a vécu aux yeux de ses contemporains une vie apparemment normale et sans événements remarquables. On ne voyait en elle qu'une institutrice libre pareille à tant d'autres, de santé très fragile, mal vêtue, mal logée, mais très gaie; toujours prête à s'effacer, toujours à l'affût d'un service à rendre; ayant pour les

1. *Teresa Helena Higginson*, by Cecil Kerr. London, Sands, 1927. Traduction française parue chez Desclée de Brouwer, Paris, 1936.

enfants un amour que ceux-ci lui rendaient. Elle avait su cacher à tous les grâces extraordinaires dont elle était l'objet. A part deux ou trois confidents, nul ne savait qu'elle avait passé environ trente-cinq ans sans prendre d'autre nourriture que la sainte hostie. On ignorait aussi, en général, qu'elle avait reçu les stigmates à l'âge de trente ans, car elle avait obtenu que les marques en fussent invisibles la plupart du temps : seuls en furent témoins le curé de sa paroisse et les institutrices qui vivaient avec elle. Ainsi nul ne soupçonnait, à l'exception de ses deux directeurs, de quelques ecclésiastiques, de quelques amis très intimes, les merveilles qui s'accomplissaient dans son âme.

Cependant, la Providence a permis que l'histoire en fût conservée en d'authentiques documents : une autobiographie de Thérèse qu'elle rédigea par obéissance, mais qui s'arrête à l'année 1859; et six cents lettres[2] à ses deux directeurs, écrites de 1879 à 1905, date de sa mort. Ces témoignages permettent de retracer à grands traits l'histoire de sa vie et de son âme.

***

Thérèse Higginson naquit en 1844, à Holywell (nord du pays de Galles), lieu de pèlerinage célèbre, où l'on vénère la tombe de sainte Winnifred. La résidence habituelle de ses parents, qui jouissaient d'une certaine aisance, se trouvait à Gainsborough, dans le nord de l'Angleterre. Ils eurent huit enfants : Thérèse était l'aînée de ceux qui survécurent. Cette petite fille, qui était la gaîté même, et qui se nomme elle-même « un vrai petit diable », n'en commença pas moins de bonne heure l'apprentissage de la sainteté. Elle n'avait que quatre ans quand elle fit vœu à la Sainte Trinité de se consacrer entièrement à Dieu et de se mortifier sans

2. Ces lettres sont conservées à l'abbaye anglaise de Ramsgate.

relâche. Voici comment elle raconte ce fait extraordinaire :

« C'était en la fête de la Présentation de la Sainte Vierge au Temple. On nous avait expliqué cette fête : la Sainte Vierge est la Fille de Dieu le Père, la Mère de Dieu le Fils, l'Épouse de Dieu le Saint-Esprit et le tabernacle de la Très Sainte Trinité; elle s'est donnée à Dieu entièrement au jour de la Présentation. » Thérèse médita ces pensées, comprit qu'elle devait elle aussi se donner à Dieu entièrement. Mais elle eut peur, elle lutta.

Enfin, écrit-elle, Roi de gloire, tu vainquis! Je me glissai dans la chapelle, et, me prosternant sur le sol, je m'offris à Dieu, promettant d'être à Lui pour toujours. Je priai la Sainte Vierge de dire à Dieu pour moi tout ce qu'elle-même Lui avait dit en ce jour au Temple. Il me sembla que je voyais le grand mystère de la Sainte Trinité, et comprenais comment Marie fut le temple de la Trinité trois fois sainte. Je me prosternai en adoration et je vis que l'âme est faite à l'image des trois Personnes. Il me semblait que Dieu était dans mon âme d'une façon mystérieuse. Je le connaissais, je L'aimais, je me donnais à Lui. J'avais alors quatre ans environ, et, bien que je ne pusse comprendre toute la portée de l'offrande que j'avais faite, je l'ai renouvelée depuis lors chaque jour.

L'enfant n'eut jamais qu'une toute petite désobéissance à se reprocher; le fait se produisit peu après la faveur que nous venons de rapporter. Elle feignit, un soir, de ne pas entendre que sa mère l'appelait; elle fut mise au lit comme de coutume, mais, bourrelée de remords, elle ne put s'endormir. Elle descendit alors au salon où se trouvait un prêtre de passage ce jour-là, et, toute secouée de sanglots, se confessa à lui. Elle décrit ainsi les conséquences de cette faute :

Cette chute fit sur moi une impression si profonde qu'un monde nouveau sembla s'ouvrir à mes yeux. Je me dis que j'avais été la cause de tout ce que Notre-Sei-

gneur avait souffert; je tâchai chaque jour de me causer quelque douleur, espérant que ces petites souffrances, unies à ses grands tourments, lui seraient agréables. Je me suis souvent fait pincer les doigts dans les portes que l'on fermait, ou marcher sur les pieds. Je m'embrouillais les cheveux exprès pour que l'on me fît mal en me peignant. Je suis sûre que vous rirez de ces menus sacrifices, mais les petites âmes ne peuvent faire que de petites choses.

Ailleurs, elle raconte qu'un jour elle tomba exprès dans un fossé, et se brisa plusieurs côtes.

Elle fut mise à dix ans dans un couvent à Nottingham. Au moment de sa première communion, elle souffrit une terrible épreuve spirituelle : il lui semblait avoir perdu la foi. Elle se soumit, et, durant l'épreuve, s'imposa de ne jamais écourter ses prières. Une maladie très grave faillit l'emporter à l'âge de quinze ans. Elle reçut l'extrême-onction et guérit pourtant, comme par miracle, à la suite d'une apparition de la Vierge.

L'autobiographie s'arrête ici, et nous n'avons aucun renseignement sur les années qui suivent et qu'elle passa encore en pension.

En 1865, âgée de vingt et un ans, elle rentra chez ses parents, qui habitaient alors près de Liverpool. Son père avait perdu sa situation de contrôleur des canaux à Gainsborough par suite de la concurrence que faisaient alors les chemins de fer au trafic par voie d'eau. Peu après, des spéculations malheureuses sur les cotons ruinèrent complètement M. Higginson. Thérèse, qui avait demandé à Dieu de devenir pauvre, s'en réjouit d'abord; mais ne put rester insensible à la douleur de son père, qui se reprochait d'avoir causé le malheur des siens.

Elle resta chez elle six années, se rendant utile de toutes façons. En 1871, une épidémie de petite vérole à Liverpool ayant atteint plusieurs institutrices libres, elle se proposa comme suppléante. Puis, se découvrant

une vocation d'éducatrice, elle passa un petit examen pédagogique qui lui permit de remplir son emploi de façon permanente. L'éducation des enfants catholiques pauvres était alors chose assez précaire, et on était obligé de payer fort mal leurs institutrices. Nécessité fâcheuse sans doute, mais qui convenait au grand désir de mortification dont Thérèse était animée.

Elle dut changer plusieurs fois de poste. Pendant les deux ou trois dernières années de cette période (qui se termine en 1887), une véritable persécution fit rage contre elle — épreuve au reste normale dans la vie des saints. Son second directeur, le bon abbé Snow, crut prudent de l'éloigner pour un temps. Il l'envoya donc dans un couvent d'Edimbourg, dont sa sœur était supérieure. Thérèse demeura onze ans dans ce pensionnat, où elle rendit mille services, remplaçant, par exemple, les religieuses que la maladie empêchait de continuer leur enseignement.

Au sortir d'Edimbourg, elle se fit quelque temps garde-malade, puis elle accepta un poste d'institutrice dans le sud de l'Angleterre, en Devonshire. C'était un endroit isolé, trop éloigné de l'église pour qu'elle pût aller souvent à la messe. Être loin du Saint-Sacrement, ce fut sa dernière grande épreuve. Elle mourut dix-huit mois plus tard, en avril 1905, sans que ses proches ni son directeur eussent pu venir l'assister. Sa dépouille mortelle fut transportée à Neston, faubourg de Liverpool, à dix kilomètres au sud de la ville, où habitaient ses sœurs depuis vingt-cinq ans. Sa tombe est devenue un lieu de pèlerinage que l'on fréquente de plus en plus.

*
* *

L'histoire de son âme, nous la connaissons grâce à ses confidences, arrachées par l'obéissance et dictées par l'humilité la plus profonde. Elle ne cesse de redire, dans ses lettres, combien de tels aveux lui coûtent. Aux

grâces qu'elle commença de recevoir, nous l'avons vu, dès son jeune âge, elle correspondit toujours avec une générosité entière et une simplicité d'enfant. Elle entra par l'ascèse dans les voies les plus hautes. Ce que fut cette ascèse, un extrait de ses écrits, daté de juin 1880, nous le dira :

> Vous savez que j'ai toujours passé le plus de temps possible en prière la nuit; et, que j'avais l'habitude de jeûner souvent sans en demander la permission. Je m'étais fait une règle de ne jamais manger quoi que ce fût les jours où j'avais communié, à moins qu'on ne me le commandât formellement. Au début, je souffrais fort du jeûne, mais je considérais que plus je ressentirais de malaises, plus je contenterais Celui qui était l'Époux souffrant et crucifié de mon âme. Je fis vœu de ne jamais aller à aucun divertissement public. Bien que j'aie toujours essayé de mortifier mes sens, je fis vœu, en 1872, de ne jamais plus rien leur accorder d'agréable, ... de ne jamais poser de questions au sujet des événements courants, de ne jamais laisser voir que j'étais vexée, de chercher à être d'humeur égale en toutes circonstances... J'avais eu grand peine à supporter le jeûne, au début; mais le sommeil était mon ennemi le plus terrible : je m'endormais souvent quand je prolongeais mes prières, mais je ne me suis pas découragée. Dieu m'a aidée à me vaincre peu à peu, et maintenant je ne dors presque jamais.

Elle décrit au même endroit les tourments raffinés qu'elle infligeait à son corps : brûlures, usage des pointes, etc.

Cette terrifiante ascèse était une préparation nécessaire à sa vocation propre, qui fut de participer aux souffrances de Notre-Seigneur. Les souffrances corporelles ne la quittaient jamais. Toutefois, comme elle l'écrit, parlant d'expérience, la douleur physique a une limite qu'on atteint assez rapidement. Les tortures de l'âme, plus variées, peuvent croître comme indéfiniment. Elles ne lui furent, certes, pas épargnées, aug-

mentant d'intensité à mesure qu'elle progressait dans la vie d'union à son Époux crucifié.

Dès 1874, étant en extase, elle faisait fréquemment le chemin de la Croix avec Notre-Seigneur : les institutrices qui partageaient alors son logement ont pris à ce sujet des notes que nous possédons : témoignage émouvant sur certains aspects de la Passion du Christ. C'est ainsi que la compatiente reçoit, de mains invisibles, des soufflets retentissants dont la violence la fait chanceler. Elle a laissé aussi le récit de la Passion, telle qu'elle l'avait maintes fois vécue, récit qu'elle écrivit en 1881 sur l'ordre de son premier directeur, l'abbé Powell.

En 1881, elle reçut les stigmates : elle semble les avoir gardés jusqu'à sa mort. L'effusion de sang la soulageait, mais son amour de la souffrance et son humilité lui firent obtenir de Dieu que les stigmates restassent cachés. Dieu permit néanmoins qu'il y eût des témoins irrécusables de ces manifestations surnaturelles, en particulier l'abbé Wells, curé de la paroisse de Thérèse[1].

Mais la plus cruelle de ses épreuves, en même temps que la plus insigne des faveurs qu'elle reçut, fut une participation de plus en plus intime et parfaite à l'agonie du Sauveur : elle mourut littéralement en état d'agonie mystique. Aussi pouvons-nous l'en croire sur parole quand elle décrit, avec lucidité, les deux formes d'agonie que l'âme peut endurer. La moins cruelle et la plus connue, nous dit-elle, est la douleur causée par la perte de Dieu, quand Il semble avoir abandonné l'âme et s'être éloigné sans retour. Ceux qui ne connaissent que cette épreuve croiront malaisément qu'il en existe une autre beaucoup plus terrible. Mais Thé-

1. Ici on devrait rétablir tout ce qui a trait à la dévotion au chef sacré qui est essentiellement *nécessaire* à la biographie; telle quelle, elle est mutilée.

rèse, ici encore, parle d'expérience. Dès 1880, elle connut ce qu'éprouve l'âme qui s'est chargée des péchés d'autrui pour les expier, et qui se voit avec horreur vêtue, pour ainsi dire, du péché en présence du Dieu d'infinie pureté. C'est cette agonie que le Christ a endurée au Jardin des Olives. « Il s'était fait péché », selon la forte expression de l'Écriture, et la présence de la Divinité toute sainte et toute pure faisait endurer à son âme humaine des souffrances inexprimables. Voici comment elle essaie de décrire cette agonie du Sauveur :

> Oh ! quelle terreur emplissait l'âme de Jésus quand Il prit sur Lui les péchés du monde entier et fut non seulement mis en la présence de Dieu, mais réellement attiré en la pureté et en la justice infinie de Son Père Éternel. Son entendement comprenait Dieu en son essence; Il connaissait sa Pureté infinie, sa Sainteté redoutable et sa stricte Justice, et Il voyait, par contre, le péché comme Lui seul peut le voir, dans sa malice sans bornes; Il savait qu'Il devait en payer intégralement la rançon. Il connaissait la haine de l'adorable Trinité pour le péché, et Il pouvait en voir en Dieu le châtiment. Il connaissait la vile ingratitude des pécheurs, et la lâcheté de ses amis. Il voyait tout l'enfer déchaîné contre Lui. Mais tout cela n'était rien, comparé à la souffrance infligée directement par la justice de Dieu : Dieu Lui-même touchant l'âme avec la volonté de la faire souffrir. En comparaison de ce supplice, les flammes de l'enfer seraient un rafraîchissement.

A cette agonie, notre mystique participa de plus en plus jusqu'à sa mort, pour la conversion des pécheurs. Constamment, elle s'offrait pour une mission, par exemple une retraite, ou telle ou telle âme en particulier. Elle rapporte dans une de ses lettres qu'elle s'est offerte pour la conversion d'une malheureuse, condamnée à mort à la suite du meurtre de neuf enfants. Cette grâce lui fut accordée. Ceux qui croient que les saints ne ressentaient pas la souffrance n'ont qu'à lire les

aveux de Thérèse : dans nombre de lettres, elle avoue qu'elle est assaillie de véritables terreurs à l'approche de ces agonies; elle supplie son directeur de prier et de faire prier pour elle, qui se sent si lâche. Mais l'amour la poursuivait sans trêve, et sans cesse elle s'offrait pour la conversion des pécheurs.

Dieu la soutenait par des faveurs en harmonie avec ses épreuves. Souvent, elle voyait Notre-Seigneur remplacer le prêtre à l'autel, les anges en adoration devant le tabernacle tout en feu. Elle eut nombre de visions intellectuelles du Sauveur, de la Vierge, de saint Joseph. Signalons une grâce certainement peu commune : elle voyait une âme élevée à un très haut degré de sainteté, mais destinée à monter encore plus haut; le Christ lui en faisait l'éloge et l'invitait à se réjouir qu'Il fût si bien servi par cette âme. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années qu'elle comprit que cette âme était la sienne et, de ce jour-là, elle n'en parla plus à son directeur. Enfin, il lui était donné de sentir constamment à ses côtés la présence de son Ange gardien.

Elle reçut la grâce des fiançailles spirituelles en 1874, le jour de la fête du Sacré-Cœur ; et, treize ans plus tard, celle du mariage mystique, dont elle a laissé un récit que l'on pourra lire dans ses écrits.

*
* *

Parmi les visions dont fut favorisée notre mystique, celles qui concernent les épreuves purificatrices du purgatoire nous ont paru devoir retenir l'attention. A les lire, on évoque spontanément le souvenir du célèbre traité de sainte Catherine de Gênes, ressemblance d'autant plus remarquable que Thérèse ne semble pas avoir connu l'ouvrage de la sainte italienne. En quatre lettres, écrites du 14 au 19 décembre 1880, elle décrit le jugement et le purgatoire, et à la prière de son confes-

sœur, précise le sens de quelques expressions peu claires qu'elle avait employées.

Bootle, 14 décembre 1880.

Depuis quelque temps, j'ai compris clairement que toutes choses sont en Dieu, c'est-à-dire qu'à la mort on ne fait pas un voyage au tribunal du jugement, car nous sommes réellement en Dieu comme le poisson est dans l'eau, enveloppés par Lui, toujours en Lui. Donc, quand l'âme quitte le corps, je veux dire à l'instant précis de la séparation, elle se voit en Dieu (comme on se voit dans un miroir) d'un seul regard. Elle voit chacune des actions de sa vie passée, le bien qu'elle aurait pu faire, le bien et le mal qu'elle a faits, tout l'amour, toute la miséricorde de la Sainte Trinité à son égard. A ce moment, je crois que Jésus-Christ lui permet de connaître Dieu tel qu'Il est et de se voir elle-même telle que Dieu la voit. Il n'y a donc aucune accusation portée contre elle par qui que ce soit; elle voit toute sa misère et tous ses péchés d'un seul regard et ensuite elle s'oublie elle-même pour toujours. Elle est ravie d'un amour ineffable, d'un désir brûlant de jouir de Celui qui est l'essence même de la beauté, de la perfection; elle voit sa sagesse, sa miséricorde, son amour. Puis, ressentant sa sainteté terrible, elle s'ensevelit dans sa justice, afin que, dans ce feu dévorant, elle puisse consumer le voile qui l'enveloppe comme une brume. Ceci n'est pas dû à la présence de péchés dans l'âme, car toute la coulpe en est pardonnée à la mort par le dernier acte de la volonté, mais aux effets du péché dans l'âme; à une faiblesse causée par les imperfections et les péchés véniels; aux suites des péchés mortels remis, comparables à des cicatrices. C'est tout cela qui empêche l'âme de recevoir dans sa plénitude la lumière que Dieu verse en elle. Que ces ombres soient dues à des péchés d'omission ou de commission, elles sont également opposées à la justice de Dieu. Il pourrait effacer ces cicatrices en un instant, s'il le voulait, mais c'est par une disposition de sa sagesse infinie que ces défauts de l'âme qui ont été contractés petit à petit, soient aussi enlevés peu à peu.

L'âme séparée du corps ne peut plus exercer la liberté

de sa volonté comme en cette vie. Elle aime tout ce que Dieu ordonne et commande à son égard; elle aime ce feu dévorant, parce qu'elle sait qu'il la purifie et lui permet de voir Dieu et de jouir de Lui de plus en plus parfaitement.

J'écrirai demain, s'il plaît à Dieu, ce que l'âme souffre et quelle joie elle ressent à mesure que les rayons de la lumière divine brillent de plus en plus et que la brume s'évapore, pour ainsi dire. Je ne sais si je serai capable d'exprimer l'angoisse extrême et le tourment terrible qui me punit. Oh! non, car les mots sont tout au plus des symboles; mais, avec l'aide de Dieu, je dirai quelque chose de ce qui se passe dans les âmes du purgatoire.

16 décembre 1880. Bootle.

Que le Dieu de sagesse infinie m'aide à expliquer aujourd'hui quelque chose de la souffrance que l'âme endure au purgatoire tout en goûtant une joie immense et une sainte paix. O mon Père, cet état que je ressens en moi, comme je crois vous l'avoir dit, seuls peuvent le comprendre ceux que Dieu a daigné en instruire.

C'est la séparation d'avec Dieu, ou plutôt le fait de ne pas pouvoir jouir tout de suite et pour l'éternité de Celui qu'elle aime d'un amour ineffable, qui inflige à l'âme cette grande souffrance. Pourtant elle goûte pendant tout ce temps une telle paix, elle a un tel désir de faire la volonté de Dieu, que si elle avait le pouvoir de Le posséder aussitôt, elle ne le désirerait pas, mais voudrait rester ici sur terre aussi longtemps que sa gloire le demande. Et plus s'accroît cette ardeur de feu, plus l'âme voit clairement et plus elle désire Dieu. Et plus la lumière divine luit sur l'âme, plus la joie augmente, mais plus s'accroît aussi le tourment, à mesure que l'âme connaît et aime Dieu davantage.

Comment pourrais-je exprimer l'excès de ce tourment? C'est une véritable torture, causée par le fait que l'âme voit en elle-même quelque chose qui déplaît à Dieu, à Dieu, sagesse, bonté et amour infinis. Autant l'âme est supérieure au corps, autant les souffrances qu'elle endure

dépassent celles que le corps peut ressentir : les souffrances physiques ne sont en comparaison de celles de l'âme qu'une ombre pour ainsi dire. Pourtant, quand il plaît à Dieu de nous envoyer ce purgatoire ici-bas, le corps lui-même participe à ces souffrances inexprimables...

Bootle, 19 décembre 1880.

Vous m'aviez dit de demander à Notre-Seigneur Jésus-Christ ce qui se passe pour les personnes qui, ayant perdu toute connaissance, et étant dans l'impossibilité de faire un acte de contrition, meurent dans cet état.

Voici ce que je comprends. Personne ne meurt jamais sans avoir une connaissance suffisante pour pouvoir détester ses péchés; quand toute conscience des choses de ce monde s'est évanouie, l'âme, avant d'être séparée finalement du corps, voit sa vraie situation, et connaît tout ce que Dieu a révélé; et, dans cette vue qui lui a été méritée par Notre-Seigneur dans les ténèbres qu'Il endura en ses derniers moments, elle renonce au péché, qu'elle voit être la seule chose qui l'empêche de posséder Dieu et de jouir de Lui.

Après cette vie, toute acquisition de mérites cesse complètement. Quand l'âme quitte le corps, la volonté n'est plus libre, car elle ne peut plus vouloir et désirer que ce que Dieu veut et ordonne; mais [en ce monde] les actes de contrition et de désir de Dieu sont pour la plupart provoqués par l'amour-propre, en quelque sorte, car l'âme comprend ce qu'elle a perdu et se désole d'être cause de cette perte. Par les mérites infinis de la Rédemption, ces blessures sont guéries, et, une fois guéries, Dieu les montre à l'âme, afin qu'elle puisse connaître et voir, à son entrée dans l'éternité, pourquoi elle va souffrir; et, après cet instant, elle ne se considère plus jamais elle-même, ni ses souffrances, ni leur cause. En effet, si elle les considérait, elle serait réduite au désespoir. Pourtant, ces imperfections et ces faiblesses qui sont dans l'âme ne sont pas des péchés, mais la suite des péchés : on peut les comparer à de la rouille qui couvre le vrai métal et qui est détruite dans la fournaise de l'Amour divin. De plus, l'âme, pour avoir négligé des grâces et ne s'être pas suffisamment efforcée de connaître

Dieu ici-bas, l'âme, dis-je, est enveloppée d'une brume, d'un voile, qui empêche la lumière de Dieu de l'illuminer entièrement. Et l'âme, qui est faible, sent sa faiblesse et son incapacité à jouir de Dieu, à se tenir dans la lumière de son éblouissante beauté, de sa terrible pureté. Si donc elle était forcée de rester ainsi en la présence de Dieu, elle éprouverait une douleur plus intolérable que celle de plusieurs purgatoires.

En outre, au purgatoire, plus la connaissance et l'amour de Dieu grandissent, plus s'accroît le désir et la souffrance. Pourtant ces douleurs inexprimables n'empêchent pas l'âme de jouir d'une paix parfaitement sainte et d'une joie ineffable que ses souffrances ne peuvent diminuer. Les indulgences, les prières, les aumônes, le saint sacrifice de la messe lui-même ne sauraient atténuer l'intensité de ce « feu » purificateur; le temps de la purification (si l'on peut parler de temps au-delà de la tombe) en est seulement abrégé. En effet, plus l'âme se purifie, plus elle voit et connaît Dieu, plus elle l'aime; et c'est précisément cet amour consumant qui est la cause de sa souffrance; plus elle aime, plus elle souffre. O mon Père! il n'y a pas d'expression capable de traduire ma pensée.

Pour ce qui est maintenant de la question : « Comment se fait-il que, par l'acte de charité parfaite que fait l'âme en voyant Dieu dans l'essence de ses perfections infinies, elle ne soit pas délivrée de tout châtiment, puisque l'Église enseigne que l'acte de contrition parfaite remet non seulement le péché, mais encore toute la peine due au péché? » Je réponds : oui, cela a bien lieu quand l'acte de contrition parfaite est élicité dans un temps où nous avons le plein exercice de notre volonté, c'est-à-dire avant la mort; mais après la mort nous ne pouvons plus mériter, pas plus que nous ne pouvons pécher; et, c'est précisément cette charité parfaite qui, par suite de la connaissance qu'a l'âme de son imperfection, constitue son purgatoire. Mais dès que l'obstacle qui empêche Dieu de resplendir sur l'âme a disparu, alors, quand bien même l'âme, par impossible, resterait en purgatoire, elle ne souffrirait plus; car elle aurait atteint alors cette pureté que Dieu lui avait donnée au baptême.

*
* *

De telles pages — on pourait en citer d'autres[2] — donnent une idée de l'intérêt que présentent les écrits de Thérèse Higginson. Cette femme obscure, dont toute la vie fut silence et effacement, appartient sans conteste à la grande lignée des mystiques que l'Angleterre a vus naître avant et après la Réforme, et dont plusieurs sont de mieux en mieux connus par de récentes éditions de textes ou par les travaux des historiens. Un peu isolée, semble-t-il, dans le XIX[e] siècle, elle se rattache pourtant à cette magnifique tradition. Puisse-t-elle contribuer à en multiplier les fruits de lumière et de ferveur, parmi nous et nos frères séparés!

C. T.

2. Notamment toutes celles supprimées, ayant trait à la dévotion au chef sacré de Notre-Seigneur.

La doctrine des Pères sur la Pentecôte, d'après Moehler

UNITÉ

(Paragraphe IV)

Selon l'enseignement de la primitive Église, la vraie foi, la véritable expérience chrétienne, est conditionnée par la présence de l'Esprit-Saint, cette présence étant à son tour soumise à un lien avec l'Église. Si maintenant nous examinons de plus près comment cette vie se concevait, on nous répondra : chaque individu doit accepter en lui, par une expérience religieuse personnelle, la vie sainte qui existe dans l'Église. Il doit transformer et rendre véritablement sienne dans sa propre contemplation l'expérience religieuse de la communauté. Il doit enfin laisser se créer et se développer en lui une vie toute sainte, en accord avec les dispositions qu'aura provoquées sa connaissance du christianisme.

Saint Clément de Rome prêche cette profonde vérité aux Corinthiens. Après leur avoir recommandé une vie sainte, il dit : « C'est là la route sur laquelle on rencontre le Christ. A travers le Christ contemplons les profondeurs du firmament, par lui regardons la face très sainte et souveraine de Dieu. Les yeux de notre cœur seront ouverts alors par le Christ, par lui notre intelligence, obscurcie et rendue incapable de com-

prendre, sera conduite à sa merveilleuse lumière, par lui aussi nous goûterons un jour, selon la volonté divine, l'immortelle connaissance. »

Le raisonnement de Clément est le suivant : d'une vie sainte jaillit la connaissance du Christ qui a pour mission et lui seul de nous révéler le Père.

L'auteur de la magnifique lettre à Diognète, autre disciple des apôtres, présente lui aussi le courant de vie qu'est l'Église comme la source qui nous fera connaître la vraie essence du christianisme. Il continue : « Alors seulement, tu verras, tout en restant sur la terre, comment Dieu règne dans les cieux, tu commenceras toi-même à prêcher les secrets de Dieu, tu admireras ceux qui ont été martyrisés pour avoir refusé de renier Dieu (le Christ), tu abomineras le mensonge et les erreurs du monde; quand tu auras appris à vivre entièrement pour le ciel, quand tu mépriseras ce qu'ici-bas on appelle la mort et quand tu ne craindras plus qu'une seule chose : la véritable Mort. »

Personne n'a pénétré plus avant dans les profondeurs de cet objet que saint Ignace. C'est de toute son âme religieuse que ce vrai disciple, fidèle image de l'apôtre Jean, saisit l'essence du christianisme et l'expose dans ses écrits. Saint Ignace revient toujours sur ce qui remplit entièrement son cœur riche et aimant, à savoir que seul l'Amour qui anime l'Église et que les fidèles vont puiser dans son sein pour s'en envelopper, lui seul apprend aux hommes ce qu'est Jésus-Christ, ce qu'est la vie chrétienne. On pourrait résumer toutes les lettres de saint Ignace dans la phrase suivante : le Christ est l'Amour, c'est donc en aimant qu'on trouvera le Christ. Tantôt saint Ignace dit que la communauté chrétienne « chante le Christ », mais aussi le représente : « En elle le Père reconnaît les membres de son Fils, et les fidèles y trouvent la participation de la vie de Dieu »; plus loin : « C'est en l'Église que se détruit tout le mal ». « Le pouvoir de Satan est vaincu et son

action malfaisante se brise à votre unité dans la foi », et ailleurs il rapporte que la foi et la charité se conditionnent réciproquement, grandissent ensemble et trouvent en Dieu la perfection de leur compénétration mutuelle et union. Pour saint Ignace il s'agit évidemment toujours de la Foi et de l'Amour réalisant l'union des fidèles.

La force qui produit et maintient dans l'Église la vie commune est pour saint Ignace la plus puissante qui se puisse concevoir. Là où elle produit ses fleurs, tout marche pour le mieux. Là où elle se rencontre sans tache, elle fait disparaître tout ce qui est recherche de nous-mêmes, contribuant ainsi à l'épanouissement de notre propre vie, car tous les fidèles, tous les vrais chrétiens, vivent en nous et nous vivons en eux.

Les Pères de l'Église de cette époque ont tous, sans exception, parlé, et cela à des occasions très diverses, de ce fondement de l'unité de l'Église, de cette force divine qui la saisit, engendre la vie en elle et par là nous amène à la connaissance de la vie chrétienne.

Saint Clément d'Alexandrie donne de cette idée une image très vivante. « Celui qui renaît (et le mot donne bien toute la portée de ce terme), est délivré soudain des ténèbres et reçoit aussitôt la lumière. » Tout comme ceux qui ouvrent les yeux après le sommeil ne se donnent pas la lumière (ils ne la possèdent pas en eux), mais écartent simplement les obstacles qui les empêchaient de voir, rendant pour ainsi dire la liberté aux capacités visuelles latentes, de même nous possédons un œil divin clair et libre dès que l'Esprit a écarté de nous, comme le brouillard qui se dissipe, l'obscurité que sont nos péchés. C'est seulement avec un tel œil que nous pouvons contempler Dieu, quand, d'en haut, l'Esprit nous illumine. C'est de la sorte que se constitue l'œil qui voit Dieu, car seul le semblable est ami du semblable; seul ce qui est saint peut donc s'unir à la source de la sainteté. Voici la grande idée, base de tout

ce qui précède, et qui en même temps en est comme la moelle : le christianisme n'est pas un simple concept, mais bien une vie qui saisit l'homme tout entier, qui s'enracine profondément en sa vie et qui ne peut être comprise ou expliquée qu'en union avec cette vie.

C'est encore saint Clément d'Alexandrie qui nous l'expose clairement : « Nous ne voulons pas prétendre que la connaissance du christianisme consiste uniquement en concepts, mais bien qu'elle est une divine science, une lumière qui entre dans l'âme par le chemin de l'obéissance à Dieu, lumière qui révèle tout en nous apprenant ce qu'est Dieu. » Il suffira de citer encore Origène. Comme les Pères déjà nommés, il considère le Saint-Esprit comme unique sanctificateur des hommes.

A son tour, la sanctification est la base de départ pour la foi au Christ. Voici le texte d'Origène : « C'est seulement dans la communauté des fidèles que le Fils de Dieu peut être trouvé et cela parce qu'il ne vit qu'au milieu de ceux qui sont unis. » Dans d'autres textes, Origène dit la même chose, mais il argumente en sens inverse, disant que le pouvoir du Christ de créer une vie nouvelle est une preuve manifeste de sa divinité.

Sur la Trinité

Saint Augustin a souvent et longuement parlé sur le mystère de la sainte Trinité. Il est impossible de résumer une pensée si riche sur un sujet si difficile. Les quelques textes qui suivent insistent tous sur l'impossibilité où nous sommes de comprendre, mais aussi sur le besoin, que nous avons de chercher Dieu lui-même tel qu'il est. « Cherchez ma face et vous vivrez », les commandait une attitude de grande humilité et de respectueuse affection pour le grand ***mystère de la Vie Divine.***

Ne pas discuter

J'apprends, frères, que certains discutent comment il se peut faire que le Père, le Fils et l'Esprit-Saint soient à la fois trois et un. La boue et le vase d'argile discutent au sujet de Celui qui les a faits! Celui qui ne peut arriver à rendre raison de sa propre nature pousse la curiosité jusqu'à rechercher sur la Trinité ce que les Anges dans le ciel ne peuvent connaître. Que disent les Anges dans le ciel ? « Quel est ce Roi de gloire ? Yahveh des armées, voilà le Roi de gloire. » Ps. xxiv, 10. Pareillement il est dit dans Isaïe : « Qui est celui-là qui vient d'Edom en habits écarlates ? » Isaïe, 63, 1. Vous les entendez : ils proclament sa beauté, ils se taisent sur sa nature. Nous aussi, parlons humblement. Vous voulez connaître la nature de Dieu, savoir ce qu'est Dieu ? Sachez que vous

n'en connaissez rien. Que cette ignorance ne vous attriste pas : les Anges et toutes les autres créatures la partagent.

(Sermon 232.)

Chercher dans la foi

Nul, comme le Christ, ne saurait parler de la nature divine, lui qui est Dieu. Qu'il nous suffise donc de savoir au sujet de la Trinité ce qu'il a daigné nous en faire connaître. Que dit-il donc à ses Apôtres avant son Ascension ? Parlant comme Maître et Seigneur, il leur dit : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » (Matth., XXVIII, 19.) J'entends trois noms, mais un seul est prononcé. Le Christ n'a pas dit : « Aux noms », mais : « Au nom » : Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Il n'annonce qu'un seul nom et en dit trois : le nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit est un seul nom. La Trinité est le nom qui se dit dans le nom de Dieu le Père, dans le nom de Dieu le Fils, dans le nom de Dieu l'Esprit-Saint; le Père, le Fils, le Saint-Esprit est l'unique nom de la divinité.

(Sermon 232.)

Chercher dans la charité

Quiconque lira ce livre, qu'il marche avec moi d'un même pas là où il partagera ma certitude, qu'il cherche avec moi quand il sera dans le même doute, qu'il revienne à mon sens là où il connaîtra son erreur, qu'il m'attire au sien là où j'aurai erré.

C'est ainsi que nous pourrons entrer ensemble dans les sentiers de la charité et tendre vers celui dont il est dit : « Cherchez sa face sans cesse. » (Ps. CIV, 4.) Voilà le pacte pieux et sûr que je veux faire, devant le Seigneur notre Dieu, avec tous ceux qui liront mes ouvrages, particulièrement ceux sur l'unité de la Trinité, Père, Fils

et Saint-Esprit, car en nul autre sujet l'erreur n'est plus dangereuse, les recherches plus laborieuses, les découvertes plus avantageuses.

(*De Trinitate*, l. I, ch. III.)

Que les mots ne cachent pas le mystère

Il a fallu se servir d'expressions (différentes chez les Grecs et les Latins) pour répondre à ceux qui demandaient : Que sont ces trois dont la vraie foi proclame l'existence, en disant que le Père n'est pas le Fils, et que le Saint-Esprit, qui n'est autre que le don de Dieu, n'est ni le Père ni le Fils ?

Lors donc qu'on nous demande « Trois quoi ? » nous tâchons de trouver quelque nom spécifique ou générique. Il ne s'en présente point à notre esprit, parce que la suréminence de la divinité dépasse de beaucoup la faculté du langage usuel. En effet, quand il s'agit de Dieu, notre pensée est plus vraie que nos expressions, mais la réalité de son être est plus vraie que ce que nous en pensons.

Quand nous disons que Jacob n'est point Abraham, et qu'Isaac n'est ni Abraham ni Jacob, nous disons qu'ils sont trois : Abraham, Isaac et Jacob et que ce sont trois hommes, car nous avons un mot spécifique au pluriel pour les appeler; même un mot générique lorsque nous disons que ce sont trois animaux, puisque les anciens ont défini l'homme un animal raisonnable et mortel.

Donc puisque le Père, le Fils et l'Esprit sont trois, nous demandons « Trois quoi ? » qu'ont-ils de commun ? Ils n'ont point en commun d'être Père, en sorte qu'ils seraient pères les uns des autres... le Père seul est père, et même il ne l'est pas des deux autres, mais seulement du Fils unique. Il n'y a pas non plus trois fils puisque ni le Père ni le Saint-Esprit ne sont fils; ni trois esprits saints puisque le Saint-Esprit appelé aussi par une expression qui le désigne en propre le Don de Dieu, n'est ni le Père ni le Fils. Que sont donc ces trois ?

Ici saint Augustin développe les difficultés que soulève l'emploi du mot « personne ».

Avouons que nos expressions sont nées de la nécessité d'avoir à soutenir des disputes contre les pièges et les erreurs des hérétiques. Pour faire saisir aux autres ce qui est retenu comme captif dans le secret de notre âme, au sujet du Seigneur Dieu notre Créateur, soit que nous le tenions d'une pieuse foi, soit du travail d'une intelligence quelconque, il a fallu chercher à l'exprimer par la parole. L'homme n'a point osé dire trois essences, de peur de donner à entendre qu'il y avait quelque différence au sein de cette égalité suprême. D'un autre côté, on ne pouvait pas dire qu'il n'y a pas trois quelque chose, car c'est en le niant que Sabellius est tombé dans l'hérésie. La Sainte Écriture nous enseigne avec certitude qu'on doit croire pieusement qu'il y a un Père, un Fils, un Saint-Esprit; que le Fils n'est pas le Père, et que le Saint-Esprit n'est ni le Père ni le Fils; de même par la structure de l'esprit on est amené à une indubitable perception de cette vérité. On s'est demandé de quel nom désigner ces trois quelque chose, et on les a appelées personnes, nom par lequel on a voulu faire entendre qu'il n'y a point de différence entre ces trois quelque chose, tout en ne voulant point nier qu'ils subsistent chacun séparément, en sorte que non seulement on comprend qu'il y a là unité, par le seul fait qu'on dit qu'il n'y a qu'une essence, mais encore Trinité, par le fait qu'on dit que ces trois quelque chose sont trois personnes.

(*De Trinitate*, l. VII, ch. IV.)

Résumant cette doctrine dans le prologue du livre suivant, saint Augustin écrit :

On dit trois personnes non pour indiquer une diversité d'essences, mais pour pouvoir répondre par un seul terme lorsqu'on demande « Trois quoi ? » Et telle est

l'égalité dans cette Trinité, que non seulement le Père n'est pas plus grand que le Fils en ce qui est de la divinité, mais que ensemble le Père et le Fils ne sont pas quelque chose de plus grand que le Saint-Esprit, et qu'aucune des trois personnes, même prise séparément, n'est inférieure à la Trinité elle-même. Nous avons dit ces choses; et si les méditant souvent, on en vient à se répéter, du moins deviennent-elles plus familières. Il y faut cependant apporter une mesure et prier Dieu avec une piété très dévotieuse d'ouvrir l'intelligence, et se dépouiller de toute ardeur polémique afin que l'essentielle vérité soit discernée par l'esprit sans effort comme sans inconstance.

(*De Trinitate*, l. VIII, Prélude.)

Recherche incessante et humilité

Seigneur, notre Dieu, nous croyons en vous, Père, Fils et Saint-Esprit, car la Vérité n'aurait point dit : « Allez, baptisez toutes les nations, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit » (Matth., XXVIII, 20) si vous n'étiez Trinité. Le Seigneur ne nous eût point ordonné de nous faire baptiser au nom de quelqu'un qui n'eût point été le Seigneur Dieu. Vous n'auriez pas dit non plus : « Écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est un » (Deut., VI, 4), si vous, Trinité, n'étiez en même temps un seul Dieu et Seigneur. Et si vous, ô le Père, étiez en même temps Jésus-Christ votre Fils et votre Verbe, et votre don le Saint-Esprit, nous ne lirions point dans le livre de la Vérité : « Dieu a envoyé son Fils « (Gal., V, 4). Et vous, ô Fils unique, n'auriez pas dit du Saint-Esprit : « Mon Père vous l'enverra en mon nom » (Jean, III, 17); « Je vous l'enverrai d'auprès du Père » (Jean, XV, 25).

Dirigeant toute mon attention vers cette règle de la foi, autant que je l'ai pu et que vous m'en avez donné la force, je vous ai cherché et j'ai désiré voir des yeux de l'intelligence ce que j'ai cru; j'ai beaucoup travaillé,

beaucoup discuté. Seigneur mon Dieu, mon unique espérance, exaucez-moi, de peur que je ne me fatigue et que je ne veuille plus vous chercher, mais au contraire que je cherche ardemment votre face.

. . . . . .

Le Sage, ô mon Dieu, a dit en parlant de vous : « Nous multiplions les discours à son sujet, et c'est en vain; l'abrégé de tout, c'est lui. » Quand nous serons parvenus à vous, tous ces vains discours cesseront. Vous resterez seul pour être tout en tous et sans fin nous vous louerons dans votre unité, nous aussi étant devenus un en vous.

Seigneur, Dieu unique, Dieu Trinité que tout ce que j'ai dit qui vient de vous, les vôtres le reconnaissent. Pour ce qui vient de mon propre fond, vous et les vôtres veuillez n'y point faire attention. Amen.

(*De Trinitate*, l. XV, ch. XXVIII.)

BILLET D'APOSTOLUS

Prière pour les Patries

Seigneur, apprenez-nous à prier, disaient les Apôtres. Et Jésus leur donnait les formules de la prière, ce que continue de faire son Église, dans ces collectes qui vraiment ramassent et résument tout ce que nous pouvons demander. Et, parfois, il apparaît parmi les hommes des êtres privilégiés qui, doués de l'esprit de foi et aussi d'un certain art, enrichissent le trésor des prières. Tel fut un professeur d'histoire, mort à la guerre, qui avait travaillé avec Joseph Lotte et Péguy dans l'université de France, un des petits prophètes de la chrétienté à venir, Philippe Gonnard, plus connu peut-être sous son pseudonyme de Claude Lefilleul. Il avait écrit en 1914 des pages qui ne peuvent pas périr, la Prière pour les Patries.

« *O mon Dieu, disait-il dans cette prière dont nous recueillons quelques brûlants versets, ô mon Dieu, qui nous avez donné une patrie céleste, que nous devons gagner dans la douleur et dans l'effort;*

« *Vous nous avez donné, comme un symbole et une préparation de cette patrie, une patrie terrestre que nous devons servir dans la douleur et dans l'effort;*

« *Recevez, Seigneur, nos prières pour notre patrie et pour toutes les patries que vous avez données aux hommes.*

« *O Dieu, qui avez voulu que l'unité humaine fût celle d'esprits différents convergeant vers la vérité, celle de cœurs différents réunis par la charité;*

« *Vous qui avez voulu qu'aucune patrie ne fût complète, afin qu'aucune ne pût se passer des autres, et que, se donnant et s'empruntant tour à tour, elles soient rattachées par une affection et un respect mutuels;*

« *Nous vous prions pour la nation allemande d'Autriche, car, la première, elle a arrêté l'inondation turque, par l'épée de Charles-Quint; et, la première, elle a provoqué le recul des Barbares, par l'épée d'un prince qui parlait français; et elle fut le rempart de l'Église contre le déferlement des vagues protestantes.*

« *Et nous vous prions pour la nation espagnole, car elle a soutenu contre Mahomet une lutte de sept cents ans; elle a ouvert des mondes à la foi chrétienne; elle a produit l'âme la plus éloquente pour chanter l'amour divin, sainte Thérèse; et saint François Xavier, qui fut en nos siècles l'apôtre des Gentils; et l'ardent et prudent marquis des frontières chrétiennes, saint Ignace de Loyola;*

« *Et nous vous prions, aussi, la gorge contractée mais l'esprit clair et ferme, nous vous prions pour le peuple allemand,*

« *Car on ne doit prier contre personne, et une nation n'est pas inutile au monde, qui lui a donné Albert le Grand et Leibniz, Bach et Beethoven;*

« *Nous vous prions afin que quarante millions d'hommes qui se débattent dans la décomposition du luthéra-*

nisme et crient : Los Von Rom, *sans savoir où aller, abjurent la haine de votre Église;*

« *Afin que leurs faux exégètes cessent de distiller des venins mortels pour la foi des faibles;*

« *Et que le pays des Strauss et des Harnack ne soit plus que le pays des Janssen et des Pastor;*

« *Afin qu'abjurant un orgueil de race contraire à votre loi, il cessent de vouloir retenir par la force dans l'enceinte de leur empire des nations étrangères par le cœur...*

« *A nous, Français, conservez à la fois l'hospitalité accueillante de l'esprit, la clarté loyale de la pensée, la netteté limpide de la langue;*

« *Mais faites que la curiosité de notre esprit ne nous induise pas à adopter, comme dans le passé, les erreurs étrangères;*

« *Faites que la limpidité de notre esprit ne serve pas à rendre l'erreur séduisante, et l'acuité de notre style à la porter au loin...*

« *Conservez dans le cœur de tous les hommes le culte jaloux du pays où ils sont nés.*

« *Mais gardez surtout à nos fils l'amour simple et profond de la terre de France.* »

Vingt-cinq ans ont passé, ô mon Dieu; votre serviteur a mêlé son sang « à la boue de Woëvre », comme il l'avait prédit, et la prière de votre serviteur est encore toute vivante. Car c'est le privilège de ceux qui prient d'être toujours dans l'actualité, puisqu'ils essaient de voir les choses comme vous les voyez vous-même;

Et voici qu'à cette Pentecôte de l'an 1938 nous vous prions pour nos patries;

Nous vous prions pour les patries qui sont dans les tortures, pour les patries qui sont sous le bâillon, pour les patries qui sont dans l'hésitation, pour les patries qui sont dans l'aliénation et pour celles qui sont dans l'enfantement. Et nous savons qu'il en sera sans doute ainsi jusqu'à la fin de ce monde. Car la cause de l'Esprit est d'être toujours compromise et toujours sauvée. Vous l'avez voulu, ô mon Dieu, pour nous garder dans l'espérance.

Nous vous prions particulièrement pour nos frères d'Espagne et pour nos frères d'Allemagne;

Nous vous prions pour la patrie espagnole, afin que ses fils cessent de s'opposer et qu'ils arrivent à oublier, s'il est possible; afin qu'ils redeviennent une seule nation chrétienne : il n'y aura pas de partie de l'Espagne où le fer et le feu n'aient passé. O Seigneur, avec cette passion, faites de la paix et de la foi.

Et nous vous prions surtout pour la patrie autrichienne, qui n'est plus qu'un avec le peuple allemand; si vous avez permis qu'elle se réunisse, vous ne pouvez point avoir voulu qu'elle perde ses libertés, celles surtout de sa foi catholique par quoi elle brillait parmi les nations. Mais nous ne pouvons savoir quels sont vos desseins, et c'est souvent quand tout paraît perdu selon nos vues que tout se réveille selon les vôtres. Nous vous demandons seulement pour nos frères d'Autriche qu'ils soient un levain de vérité dans la masse germanique, qu'ils y représentent les droits de la personne, afin qu'ils n'aient pas fait en vain à leur race et à leur sang l'affreux sacrifice de leur patrie;

Et nous vous prions aussi pour les patries anglo-saxonnes, afin qu'elles continuent en ce monde leur mission qui est de défendre les libertés avec une ténacité qui tient ce qu'elle n'a pas promis.

Enfin, ô Dieu qui avez fait le cœur humain, qui, tout en aimant chaque être à l'infini, avez peut-être, comme ce cœur, des préférences (sans que nous voulions les savoir), nous vous prions aussi pour notre patrie;

Afin qu'elle ne déçoive pas ceux qui espèrent en elle,

Afin qu'elle soit toujours en ce monde l'instrument de l'équilibre,

Afin que ses fils sachent que la foi chrétienne, c'est un autre nom de ce qui est le plus pur et le meilleur en eux,

Afin qu'elle arrive à se comprendre elle-même et que, s'étant comprise, elle aide, comme jadis, toutes les autres patries à s'accomplir.

APOSTOLUS.

De la liturgie vécue à la liturgie pensée : Les Journées universitaires catholiques

Les 20, 21 et 22 avril dernier, se sont tenues à Rennes et au Mont Saint-Michel, du mercredi de Pâques au vendredi de Pâques, les Journées Universitaires Catholiques, qui rassemblent chaque année dans la semaine pascale les catholiques des trois ordres de l'enseignement public. Il ne s'agit pas d'un ordinaire Congrès d'études. Les Journées sont d'abord une assemblée chrétienne, une paroisse réunie pour un culte commun, une liturgie en action. Aussi lorsque cette année les Journées ont pris comme thème d'études *la Liturgie catholique*, elles faisaient le plus juste retour sur elles-mêmes. Liturgie vécue et liturgie pensée, telle est la formule qui exprimerait le mieux l'atmosphère intellectuelle et spirituelle de ces XVII^es^ Journées Universitaires.

Liturgie vécue : la messe qui ouvre chacune des Journées est une messe dialoguée à laquelle tout le peuple participe par la réponse orale et par la communion au corps du Sauveur. Dans la vaste liturgie de l'Église, les universitaires catholiques ont choisi ou ressuscité les grands textes qui s'accordent le mieux avec leurs préoccupations spirituelles; un grand nombre d'entre eux doivent tout au P. Portal; ils ont donné à tous leurs collègues le souci œcuménique de l'unité chrétienne. Les prières pour l'unité occupent une grande place dans la liturgie des journées. Et d'abord la première et la plus sainte de toutes, qui nous est proposée dans les discours

d'après la Cène au dix-septième chapitre de l'Évangile selon saint Jean :

> Père Saint, ceux que tu m'as donnés, garde-les en ton nom, afin qu'ils soient un comme nous... Je ne prie pas pour eux seulement...

Ensuite un hymne de l'unité, recueilli par le P. Paris, aumônier de la paroisse universitaire, dans un écrit liturgique de la fin du Ier siècle, et adapté à une mélodie grégorienne :

> Comme ce Pain, comme ce Vin, en grains très nombreux se trouvaient disséminés tout au long des coteaux, dans les vallons parmi les plaines, puis cueillis n'ont plus fait qu'un.
>
> Rassemble, ô Seigneur, ton Église; des races et des cités et des bourgs, des derniers points de l'univers; remplis-la de sainteté; fais-la vivre une et seule en ton seul Amour.
>
> Comme aux profondeurs de l'immuable éternité, Père, Fils, Esprit en un seul vivant tous trois vous vivez, ineffable Trinité.

Aux journées sont bannis les tristes cantiques fades ou militaires qui défigurent le christianisme; le chant y redevient prière et prière vécue en mémoire de la première chrétienté et en espérance de cette unité, qui fut la dernière pensée du Christ.

L'autre grand souci spirituel de la paroisse universitaire est la prière pour tous les morts de l'Université. La mémoire d'Antoine Martel lui est particulièrement chère. S. Exc. Mgr Mignen, en accueillant les universitaires dans la capitale de la Bretagne, a rappelé qu'alors évêque de Montpellier, il avait entendu Antoine Martel lors des Xes Journées Universitaires : avec la délicatesse la plus émouvante, il se souvient de cet inoubliable rapport sur la charité et les vertus professionnelles, qui fut le testament spirituel d'Antoine Martel. C'est en mémoire

d'Antoine Martel qu'à Rennes les universitaires ont encore chanté l'un des plus beaux chants de l'espérance chrétienne : *In Paradisum deducant te Angeli*. A ce mémorial de leurs morts, ils ont voulu aussi ajouter le R. P. Lagrange, qui, s'il ne fut pas l'un des leurs, a eu cependant en commun avec eux une vocation intellectuelle et enseignante et a aidé nombre d'entre eux à vaincre des doutes et à résoudre des difficultés rencontrés dans la pratique de l'Évangile.

Cette expérience liturgique, renouée d'année en année, est devenue une tradition. C'est dans un climat de retour en chrétienté que se déroulent les séances d'études, qui par leur sujet cette année nous ont fait passer de la liturgie vécue à la liturgie pensée.

Le P. Paris, dans sa méditation à la messe solennelle qui a ouvert les Journées, a donné le ton aux réflexions de tous : Qu'est-ce que la liturgie dans son essence propre? une pompe de théâtre? un symbolisme subtil? Non, une façon de se souvenir en commun. Les universitaires, comme tous les chrétiens, se rassemblent en mémoire du Seigneur Jésus. Cette mémoire collective, concrète, vivante, voilà la liturgie.

Les rapports des Journées ne sont pas des bilans d'activité et des consignes d'action : ils constituent une œuvre de recherche intellectuelle, libre et vivante. Il s'agissait cette année de mieux comprendre la liturgie pour mieux en vivre.

M. Bourgey proposa à ses collègues une méditation philosophique sur le sens et la portée des rites. Esprits incarnés, nous vivons dans un univers de signes : par le signe qui se voit, parole ou action, nous disons la pensée et l'amour qui ne se voient pas. Par le signe, les religions ont essayé d'exprimer l'adoration : le signe religieux par excellence est le Sacrifice, et toujours l'humanité s'est tourmentée, inquiète de savoir si son sacrifice était agréé. Il a fallu que le Christ fût à la fois le Prêtre qui offre et la Victime qui s'offre, pour que cette inquiétude humai-

ne fût comblée au-delà de toute espérance. La liturgie catholique a donc en son centre un mystère vivant. Le souvenir du Christ y est en même temps la communion au Christ éternel. La liturgie n'est pas une routine, et pourtant elle peut le devenir, si nous oublions. Elle est la plus sublime expérience de fraternité, celle que le monde n'osa jamais rêver. Elle est source de vie intérieure et indivisiblement de communauté.

M. Henry a conduit les universitaires aux sources de la liturgie, à l'antiquité chrétienne. Il a animé d'une vie qui aurait été inattendue pour d'autres les vieux textes de la messe antique et les images des catacombes : formés par le P. Paris au goût et à l'amour de la prière antique, les universitaires se sentaient naturellement accordés à l'âme des chrétientés primitives.

M. Flacelière traita de la liturgie dans la vie paroissiale. Il montra les conflits posés par la coexistence des mouvements spécialisés, actuellement nécessaires, et de la paroisse, traditionnellement nécessaire : la solution de bien des problèmes serait certainement dans un renouveau de vie liturgique dans la paroisse même, qui la faisant plus séduisante pour les indifférents, la rendrait à sa vocation missionnaire. L'exemple de Notre-Dame-Saint-Alban, paroisse de la banlieue lyonnaise, n'est-il pas une promesse et une espérance?

Enfin Mme Rousseau, utilisant sa riche expérience d'institutrice et de mère de famille, parla de la liturgie dans la vie familiale et dans la vie de l'enfant. Dans une vie liturgique la famille puise plus d'unité, et les enfants révèlent d'étonnants trésors d'intelligence et de sensibilité. Mme Rousssau proposa à ses collègues maints traits touchants et maints témoignages émouvants.

Les Journées universitaires de Rennes ont donc apporté une contribution importante à la pensée chrétienne. Mais leur vraie signification est au-delà de ce labeur intellectuel. Les Journées représentent une expérience de Chrétienté. Tout un peuple d'universitaires offrent à la

grâce divine une incomparable amitié humaine, ils vivent ensemble la plénitude de leur vocation chrétienne et de leur vocation enseignante. Unis à la grande mémoire de l'Église, ils se savent fidèles parmi les fidèles, mais ils savent aussi que, levain mêlé à la pâte, ils ont le devoir de faire œuvre neuve : par leur attitude de loyauté envers leur fonction publique et de fidélité totale au Christ, peut-être vivent-ils une doctrine des rapports entre le spirituel et le temporel dont l'Église fera demain la mise au point théologique. Ils sont une cellule organique de la Chrétienté à venir, car ils brûlent de la rare espérance de ceux qui savent se souvenir en commun.

Étienne Borne.

Association du Mariage Chrétien

Congrès de Rennes

Le *XVI^e Congrès national de l'Association du Mariage Chrétien* vient de se tenir à **Rennes,** sous la présidence effective de Mgr **Mignen,** archevêque de Rennes, et de Mgr **Louvard,** évêque de Coutances.

Le sujet traité était celui-ci : **La vie chrétienne dans le mariage.**

Nous ne donnerons pas ici l'analyse succincte des rapports. Nos lecteurs l'ont déjà trouvée dans la presse et ils auront aussi les textes *in extenso* dans le livre qui paraîtra bientôt à l'A.M.C. [1].

Nous voulons donner simplement ici en quelques pages le fil conducteur et les idées directrices de ce beau congrès.

*
* *

Le mariage n'est pas l'état des « laissés pour compte » de la vie sacerdotale ou de la vie religieuse. Il est une vocation divine, un appel de Dieu. Le Créateur a une volonté particulière sur chacun des êtres qu'Il a lancés dans la vie. On peut même dire que Dieu suit d'une volonté particulièrement attentive les couples qu'Il unit. A l'aurore de la création, Adam et Ève, « deux en une seule chair », furent sa première réalisation humaine : une famille. De cette petite cellule, en effet, tout va partir, les plus hautes vocations naîtront et se façonneront là. Toutes puiseront leurs premiers éléments dans la famille, toutes seront, d'une fa-

1. On peut souscrire jusqu'au 1^er juillet à cet ouvrage au prix de 15 fr. à l'Association du Mariage Chrétien, 86, rue de Gergovie, Paris-14^e.

çon ou d'une autre, au service des membres de la famille. Il y a donc vocation divine dans le mariage parce qu'il y a mission spéciale au service de Dieu, chargée de graves responsabilités et entourée de grâces particulières.

Mission spéciale de faire les gestes de Dieu sur terre, ce que nous savons de son action, par ce que les théologiens appellent ses attributs : Dieu est *créateur*, par l'homme et la femme, unis dans le mariage. Dieu est *providence* pour les petits des hommes, par les époux penchés avec sollicitude sur les berceaux. Dieu est *sainteté*, par la conscience du père et de la mère qui donneront à l'enfant ses orientations morales. Dieu est connu et aimé du tout-petit par la révélation de son existence et de son amour que doit normalement faire la piété parentale.

C'est pourquoi un sacrement particulier vient ordonner à ces nobles tâches. Comme le prêtre est consacré à aimer Dieu et les âmes, l'homme et la femme sont consacrés par le sacrement de mariage à s'aimer et à aimer leurs enfants toujours. Ils sont eux-mêmes les ministres du sacrement, font geste de prêtre pour se donner la grâce de Dieu. Leur état devient dès lors quelque chose de sacré et de saint, qui ne peut plus être détruit que par la mort. Le Christ ayant mis, en quelque sorte, sa signature au bas du contrat de mariage, il ne pourra jamais être considéré comme un chiffon de papier, que la volonté humaine pourra détruire.

*
* *

Le mariage est donc le concours, non pas de deux, mais de trois volontés, celle de Dieu venant nécessairement compléter les volontés humaines en présence. Entre fidèles, là où il n'y a pas sacrement, il n'y a pas mariage. Les époux ne sont deux dans une seule chair que parce qu'ils sont deux dans une seule grâce.

Cette vie à deux des époux, elle devient, suivant l'expression même de Pie XI dans l'Encyclique *Casti Connubii*, un sacrement « qui dure ». Cette grâce de l'état de mariage, elle établit entre les époux, de saintes manières d'être, des aptitudes surnaturelles permanentes à bien réaliser leurs devoirs d'état.

Le mariage chrétien apporte avec lui une grâce d'inti-

mité, qui tend à une spiritualisation progressive de l'amour, conquise dans le mariage et par le mariage. Pas une sorte de désincarnation et d'angélisme, mais quelque chose de vraiment humain et d'illuminé par l'âme. Une spiritualisation qui ne sera pas la perte de ce que l'amour a de masculin ou de féminin, mais qui sera de moins en moins limité aux actes générateurs et s'épanouira en toutes les actions et toutes les pensées.

C'est pourquoi l'Église professe que, dans la vie conjugale menée selon la volonté divine, tout, jusqu'aux retentissements sensibles et aux œuvres de chair, est sacrement.

*
* *

Comment ensuite cet effort de sanctification dans le mariage doit se réaliser dans l'éducation, quelles connaissances psychologiques, quelle progression avisée et prudente sont indispensables pour que les parents orientent leurs enfants dans le sens de la conquête morale et du progrès surnaturel, ce fut la seconde partie, fort pratique, du congrès. Nous n'avons pas le loisir de nous y étendre, mais les parents auront à cœur de méditer ces enseignements profonds dans l'ouvrage que nous avons signalé plus haut.

A. B.

Le VIII[e] Congrès national de la Jeunesse Étudiante chrétienne féminine de l'Enseignement Primaire supérieur

Le jeudi 21 avril, la basilique du Sacré-Cœur accueillait quinze cents jeunes filles, venues de toutes les régions de France, à l'occasion du VIII[e] Congrès national.

Qu'est-ce que vivre l'idéal jéciste? C'est porter le Christ laborieux dans son âme, le faire connaître autour de soi, dans son rayon d'influence personnelle et cela par l'acceptation joyeuse de la loi du travail.

Le compte rendu des travaux de l'année a pu donner l'impression bien nette d'une action réelle, précise et profonde pour répandre cet idéal d'entr'aide, de conscience, de pureté et de joie parmi quelques-unes des 243 écoles primaires supérieures, des écoles commerciales et professionnelles de l'Enseignement public, et des 821 cours complémentaires de France et des colonies.

Se souvenant que le chrétien, avant tout, doit être un parfait honnête homme, que la grâce ne détruit pas la nature, que les vertus naturelles ont une valeur réelle, il fut largement question de formation personnelle, humaine et chrétienne.

Les dirigeantes du Secrétariat national assurèrent la direction de ces séances de travail. Il s'agissait de rendre compte des enquêtes-campagnes de l'année, qui avaient pour but : « le travail dans l'enthousiasme ».

Quarante-cinq à soixante heures de travail scolaire hebdomadaire. Telle est la tâche assumée par une étudiante. Travail souvent rude, aride, dispersé.

L'entr'aide est une force considérable. La mise en commun des expériences personnelles, des succès et des échecs, fut souvent pour plusieurs l'occasion de progrès sérieux,

de générosités cachées, de sacrifices acceptés pour servir autrui.

A côté du devoir d'état immédiat et direct, il y a la famille.

La science, les connaissances multiples ne doivent pas être un obstacle aux relations familiales, une barrière entre celles qui étudient et ceux qui n'ont pas eu les mêmes avantages.

L'union des cœurs n'est-elle pas souvent réalisée par de multiples services qui sont la manifestation de l'affection reconnaissante? Là est le grand moyen de supprimer les barrières et mieux encore d'empêcher qu'elles ne se dressent entre les deux générations.

***

Ce congrès fut suivi de deux journées d'études. Insuccès et progrès furent mis en commun après avoir été étudiés en commissions. Ces expériences donnèrent lieu à de discussions très animées.

La période des vacances, champ largement ouvert à l'apostolat, grâce à des lettres roulantes, à des journées de formation spirituelle, à des camps d'amitié, fut particulièrement étudiée.

Puis le problème de l'entrée dans la vie, problème qui intéresse les neuf dixièmes des jeunes filles, fut abordé. Des moyens divers furent envisagés pour faciliter et entourer d'amitiés vraies ce passage difficile de la vie d'école à la vie professionnelle.

***

Une des caractéristiques de ce congrès fut la présence de soixante aumôniers fédéraux, diocésains et locaux représentant quarante-cinq diocèses.

Auditeurs attentifs durant les séances plénières où la jeunesse féminine, avec entrain et méthode, discutait le programme, ces prêtres eurent deux réunions particulières.

Les échanges de vues furent fort intéressants. Il fut

question de la valeur des vertus humaines au point de vue théologique.

La J.E.C.F. est différente de la J.O.C. et de la J.A.C. Elle s'adresse à des milieux plus intellectuels. Elle se bute à un laïcisme souvent poli, mais plein de préjugés contre l'Église. Elle aborde des âmes incroyantes qui ont parfois conservé le culte du Beau, du Vrai, du Bien.

La J. E. C. F. représente, pour sa part, le problème de l'apostolat des incroyants par des croyants. Le pont entre les deux ne peut être que les vertus humaines décrites par Cicéron dans son *de Officiis*, commenté, perfectionné sous le signe de l'Évangile par saint Ambroise.

Le vrai chrétien ne doit-il pas être un homme parfait ?

Outre cette étude féconde, la question des journées de formation spirituelle fut à l'ordre du jour.

La vie liturgique, la connaissance du Missel rallia l'unanimité des aumôniers. Le culte public de l'Église est une école officielle d'apostolat. Pour tant de chrétiens le Missel est un livre fermé. Est-ce que le Missel ne nous décrit pas, l'un après l'autre, tous les mystères qui constituent la vie de Jésus et de Marie, des martyrs et des saints ? La liturgie est un guide excellent, capable de susciter vie, intérêt et enthousiasme.

Les jeux scéniques liturgiques furent prônés avec insistance pour faciliter le retour à la compréhension et au chant des hymnes si ignorées.

La liturgie met de l'unité dans la vie spirituelle. C'est cette unité féconde que recherchent les jécistes pour aborder leurs compagnes areligieuses, incroyantes, pour faire jaillir dans leurs âmes l'étincelle de la vérité.

Les Sœurs Blanches d'Afrique

« L'esprit souffle en tornade sur l'Afrique. »

Pendant que la vieille Europe et l'antique Asie s'agitent, en proie ici et là à d'épouvantables convulsions, l'Afrique, le mystérieux continent noir, s'ouvre dans la paix aux puissances de vie. « L'heure de l'Afrique a sonné », a dit S. S. Pie XI. L'heure est venue des puissantes réalisations spirituelles, et c'est la plus belle, car elle est encore tout embrasée par le feu des héroïques débuts, il y a moins d'un siècle.

C'est en 1868 que Mgr Lavigerie fit part à Pie IX de ses vues grandioses sur l'évangélisation de l'Afrique. Or il n'avait ni le premier missionnaire ni le premier écu. Pourtant Pie IX fut tout de suite convaincu. Les Pères Blancs commencèrent d'exister dès la première année, et en 1869 fut fondé l'Ordre des Sœurs Blanches, Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, comme elles s'appellent aujourd'hui. Cela n'alla pas tout seul. L'histoire de ces temps difficiles a été retracée par le colonel de l'Éprevier dans le livre qu'il a consacré à la R. Mère Marie Salomé, la première Supérieure Générale des Sœurs Blanches.

Venues de la terre, les premières appelées furent vouées par le cardinal Lavigerie — il le devint quelques années après — au travail de la terre, qui devait pourvoir à leurs besoins et à leurs œuvres. Qu'on se représente quelle dure vie sous un climat brûlant, l'Algérie d'abord. Plusieurs n'y résistèrent pas, durent rentrer chez elles. Et pourtant c'est à l'une de ces rentrantes par force que fut dû l'un des plus beaux départs de l'Ordre : par le seul récit de ce que réalisaient, et surtout de ce que voulaient réaliser les Sœurs

Blanches, la foi qui la poussait à repartir dès qu'elle le pourrait, elle montra la voie à sa cousine, celle qui devait devenir la R. Mère Marie Salomé.

Marie-Renée Roudaux, d'une famille de cultivateurs bretons, aisés et bons chrétiens, avait depuis son jeune âge la vocation religieuse. Elle attendait, répugnant à devenir une Sœur enseignante, comme celles qui l'avaient instruite. Entendant parler de l'Afrique, elle eut la révélation de sa tâche.

C'est une Sœur Blanche — il ne lui manquait que la profession officielle — qui me fit connaître ce que sont les Sœurs Blanches. En photographie seulement, je la vis vêtue de ce simple et magnifique habit blanc qui pour elles toutes symbolise leur Mission. Grande et vigoureuse, pourtant une année d'Afrique l'avait mise au point de se faire renvoyer pour un temps dans sa famille. « Pour quelques jours ? » lui demanda son médecin habituel en la voyant, en l'auscultant. C'était pour de longs mois, au fond d'elle-même elle en était attristée, mais une Sœur Blanche est toujours et partout la personnification même de la joie. La voir arriver changeait l'air.

Tout d'abord, elle me fit connaître la *Chronique des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique*, ainsi que la *Vie de Mère Claver* inscrite sous son nom de jeune fille, mais « à l'usage de Sœur Albane ». — elles choisissent leur nom de Sœur ce n'est pas une petite affaire quand il y en a déjà beaucoup. Celui-ci, qui parle de blancheur, fut pris avec prédilection, un nom de missionnaire prédestiné. Dans la *Chronique*, ce sont des témoignages vivants, vécus, de Sœurs souvent artistes, qui agrémentent leurs relations de petits dessins expressifs. On se promène à travers leur immense domaine africain, Algérie, Tunisie, Soudan, à travers le Sahara, et puis la lointaine Afrique Équatoriale, le pays le plus convoité avec le Soudan. Les enfants ont leurs pages amusantes et instructives, où les adultes aussi peuvent apprendre bien des choses sur ces lointains pays, les coutumes, les cultures — mil, arachides, coton, et les bananes, les dattes des oasis —, la cuisine, les ustensiles de

ménage, la fabrication des pots, etc. Elles aiment tout de leur nouveau pays, jusqu'aux lèvres violettes volontairement tuméfiées de certains Noirs, jusqu'aux sillons — balafres faites au couteau à travers le visage... Elles ont des yeux neufs qui savent voir et faire voir.

Et les moyens de locomotion ! Ce n'est plus guère que dans l'Afrique Équatoriale qu'il est encore nécessaire aux Sœurs de se faire porter sur les épaules des Noirs pour traverser rivières et marécages. On va à âne, on va à cheval — — c'est dur —, on allait beaucoup à dos de chameau, le plus souvent avec un bât à deux personnes. Quand la dernière Révérende Mère Générale, « toute petite, toute mignonne », empruntait ce mode de locomotion et qu'une grosse Sœur se trouvait de l'autre côté, elle n'était pas à l'aise. Pas de pierres pour faire le contrepoids, comme chez nous lorsque des petits sont emmenés à âne dans des bennes...

Aller à dos de chameau est, paraît-il, le rêve de toutes les Sœurs qui partent. Cela devient rare, car depuis quelques années il y a des routes partout, on va en camion, et les Sœurs qui conduisent savent aussi se lancer à travers la brousse.

Tandis qu'avec ses proches, grands et florissants comme elle, Sœur Albane rangeait dans des cageots pour la vente aux halles les belles pêches veloutées de ce riche pays (vers le Beaujolais) — une espèce, la plus belle, porte le nom de la famille, je me plaisais à y voir une similitude —, ou bien lorsque nous nous promenions dans ce grand parc abandonné, j'écoutais ses récits enthousiastes. Tout devenait vivant et proche. Elle me montrait les novices en promenade par le beau pays de Vénières, en Saône-et-Loire, quatre-vingts novices dans leur habit blanc. L'allure, la gaieté, les rires fusant : chacun se retournait pour les voir encore.

La plus belle cérémonie, c'est la prise d'habit. Toutes ces mariées en robe de soie, grand voile et couronne de fleurs d'oranger, présentent, on peut se l'imaginer, un spectacle admirable. Mais il faudrait un immense vaisseau pour leur déploiement au moment de la prostration. Chaque Sœur reçoit son habit de laine plié. Elles s'en font par la suite plusieurs, pour les jours de semaine, les dimanches et les jours de grande fête.

La profession a un caractère plus sévère. On a préparé sa

malle; le plus souvent on part le soir même pour la destination, inconnue jusqu'alors, qui vous est réservée.

Sœur Albane apprenait l'arabe, comme elles font toutes. Mais on peut les envoyer indifféremment chez les Noirs, dont la langue est toujours difficile à acquérir. N'importe, c'est leur plus grand souhait.

La première condition d'admission, on le conçoit, c'est la santé. Le recrutement en fut très lent au début. Ensuite il s'accéléra : elles sont aujourd'hui 1400. A la santé il faut joindre la piété, un complet dévouement, l'esprit de sacrifice, le mépris des aises, facile à acquérir au contact des sobres gens du Sud.

Puis il faut être débrouillard, posséder certaine ingéniosité, si nécessaire en mission où tant de choses manquent.

Donc : l'Algérie, la Tunisie — Carthage était un endroit bien cher au cardinal Lavigerie. « Vous êtes ici, disait-il à ses Sœurs, sur une terre sainte dont on peut dire que toutes les pierres ont été teintes du sang des martyrs. »

La Kabylie, aussi pays musulman. Au début, on espérait que la Kabylie serait facile à conquérir : il y a seize siècles, le pays ne comptait-il pas plus de quatre cents évêchés ? Mais la vague islamique passa. Les Sœurs s'y contentent souvent encore d'une œuvre de pénétration, dont les effets se font sentir tôt ou tard.

Bien que généralement monogames, les hommes de ce pays restent, comme les Arabes, hostiles aux étrangers. La création de l'hôpital Sainte-Élisabeth, aux Attafs, a beaucoup fait pour les ramener. « Quel est le prince ou le grand seigneur qui va venir habiter ce palais ? » demandaient-ils quand on le construisait. Lorsqu'on leur dit : « Mais non, c'est pour vous, pour recevoir vos malades et les guérir », ils n'en pouvaient croire leurs oreilles. Sur le fronton de l'hôpital on a gravé le nom qu'ils lui donnent : « Bit Allah », Maison de Dieu.

Ils voient aussi comment les Sœurs soignent leurs malades chez eux, parfois au prix de grandes peines dans ce pays d'accès difficile. Partout on les accueille avec joie. Elles ne sont pas des femmes, elles sont des anges envoyés par Dieu

pour leur venir en aide. Et la réflexion vient souvent : « Si c'est leur religion qui les fait agir ainsi, elle est meilleure que la nôtre. »

Mais dans tous ces pays, par l'école, ce sont les jeunes générations surtout qui sont peu à peu conquises, même si l'on n'inculque d'abord aux enfants que quelques vérités générales, les lois de la morale, l'hygiène, la propreté.

En pays musulman, non seulement les Sœurs soignent les malades, éduquent les enfants, elles développent aussi les arts indigènes — tapis, tentures, dentelle, vannerie, broderie —, procurant ainsi aux pauvres gens des ressources supplémentaires. Par les ouvroirs, elles rendent plus important le rôle de la femme, l'éternelle sacrifiée de tous les pays d'Afrique. Ainsi elle devient peu à peu une personne, la vie familiale croît en dignité.

Le cardinal Lavigerie avait bien vu que, en Afrique, le rôle des Sœurs Blanches serait plus important que celui des Pères Blancs, et que l'Afrique ne pouvait être évangélisée que par les femmes.

Le Sahara, pour les Sœurs, c'est encore l'Afrique du Nord. Les postes sont nombreux dans les oasis : Ghardaïa, Biskra, Laghouat, Géryville, Touggourt, Ouargla, El Goléa. Les Touareg, le Hoggar, où repose le P. de Foucauld.

Du P. de Foucauld on rapporte combien étaient grands sa charité, son amour et son respect pour les indigènes, que jamais il ne faisait attendre. « Est-ce qu'un serviteur fait attendre son maître? Les indigènes, ce sont nos employeurs. » A présent, il en est d'autres pour s'occuper des indigènes, Arabes nomades, sédentaires mêlés d'éléments du Soudan, musulmans peu fanatiques.

Diversité des vocations religieuses, toutes tendant au bien des âmes. Le chemin des Sœurs Blanches est plus accessible dans sa difficulté. Les Sœurs Blanches sont de l'avis de sainte Thérèse d'Avila — pour qui la Mère Claver avait un culte — quand elle disait que, pour bien recevoir Notre-Seigneur, Marthe et Marie devaient se joindre ensemble.

Le colonel de l'Épervier insiste sur l'intense vie intérieure que menaient ses deux héroïnes, et que chaque Sœur Blanche mène aussi. On devine qu'il faut un foyer bien vif pour alimenter ces dévouements absolus.

Déjà l'on peut atteindre régulièrement, par la voie du Sahara, le Niger et le Soudan. Les Sœurs Blanches y vont

ainsi maintenant, mais les premières missionnaires empruntaient la voie de mer et pénétraient par Dakar, Saint-Louis.

Voici ce Soudan qui les passionne, et qui, à l'exception du pays bambara qui n'a qu'une seule langue, n'est pas facile à pénétrer. La polygamie y reste un grand obstacle. Mais tel chef qui ne veut pas du baptême pour lui fait instruire ses fils. Les enfants noirs sont intelligents et studieux.

C'est dans l'Afrique Équatoriale — par Zanzibar, Mère Claver mit deux mois et demi pour y parvenir — que « l'esprit souffle en tornade ». Dans cet immense pays, avec des Sœurs françaises se trouvent des Canadiennes, des Anglaises, des Américaines, des Belges. Depuis les cent cinquante martyrs noirs de l'Ouganda, depuis la suppression de l'esclavage — grâce aux efforts du cardinal Lavigerie, appuyé par Léon XIII — les Noirs chrétiens, baptisés et pratiquants, s'y comptent par centaines de milliers, et tous les ans il y en a davantage. Après une petite résistance, les résidents anglais en sont venus à préférer les Pères et les Sœurs catholiques, si dévoués aux populations, si désintéressés, aux pasteurs protestants qui aiment leurs aises. Ils les appuient autant qu'ils le peuvent.

Là, les langues bantu ne présentent que des dialectes qui se ressemblent. Il y a des éléments d'esprit plus ouvert venus d'Éthiopie. Maintenant que l'esclavage n'existe plus, que les grands maux, comme la maladie du sommeil, la lèpre sont en régression, on semble heureux dans ces pays très beaux où l'on chante en travaillant.

Partout en Afrique, à mesure que les enfants deviendront adultes, on peut attendre une grosse moisson. Ce qui surviendra comme des surprises heureuses sera, en réalité, la récolte semée — d'abord difficilement, mais devant rapporter un jour cent et mille pour un — par les pionniers, dont les principaux furent, d'abord l'initiateur, le cardinal Lavigerie, puis la Révérende Mère Marie Salomé et la Mère Marie Claver.

CLAUDE DRAVAINE.

LECTURES

Les fondateurs de l'Ordre de l'Annonciade

L'Ordre de l'Annonciade ne compte actuellement en France que deux couvents : Villeneuve-sur-Lot et Thiais. Peut-être peu de fidèles savent-ils ses origines et ses grandeurs. En un patient travail de critique, le P. Jean-François Bonnefoy, O. F. M., vient de nous restituer le texte de la précieuse « *Chronique de l'Annonciade* » en ses parties essentielles, et nous faire ainsi connaître la vie des deux fondateurs de l'Ordre : Jeanne de Valois, épouse répudiée de Louis XII, et le franciscain Gabriel-Maria.

La chronique anonyme est sans doute l'œuvre de la sœur Françoise Guyard, nièce du Bienheureux Gabriel-Maria, elle est antérieure à 1561 et l'étude des manuscrits a mené le savant et perspicace éditeur à prouver que la rédaction définitive a été précédée d'une rédaction plus brève. L'appareil critique considérable mis en œuvre nous donne lieu de penser que l'ouvrage a une grande valeur historique; encore l'éditeur nous recommande-t-il de lire avec attention le texte de Sœur Guyard et de le contrôler.

Mais l'histoire est trop belle de cette fondation d'un Ordre voué à la gloire de Marie par une princesse de France pour qu'on ne lise pas ce livre plein de fraîcheur et de charme. Cette fille de Louis XI se crut pendant longtemps l'épouse du futur Louis XII et ce lui fut un réveil brutal que d'apprendre l'annulation de son mariage par la cour de Rome.

1. *Chronique de l'Annonciade.* Vies de la Bienheureuse Jeanne de France et du Bienheureux Gabriel-Maria, O.F.M. Édition critique par Jean-Fr. Bonnefoy, O.F.M., Paris. Éditions Franciscaines, 27, rue Sarrette. In-8 de 360 pp. Prix : 30 fr.

Aussi bien l'événement la trouva-t-il remplie d'une patience inaltérable qui devait se muer bientôt en un désir véhément de servir Dieu et la Vierge Marie. Déjà, à l'âge de cinq ans, elle avait entendu, à l'église, une voix lui disant qu'avant de mourir elle fonderait un ordre religieux en l'honneur de sa Mère du Ciel. A l'heure où l'âpre souffrance tomba sur elle comme un glaive, elle se souvint de cette annonce dont elle fit part à son père spirituel qui la dissuada tout d'abord de mettre un tel projet à exécution. Mais lorsque, revenant à la charge, elle lui eut expliqué son dessein de fonder une famille religieuse dont le seul but serait l'imitation intégrale des vertus et des exemples de Marie, le P. Gabriel-Maria ne cacha plus son enthousiasme et l'incita à réaliser immédiatement son pieux dessein et à écrire la règle qui permettrait aux moniales de l'Annonciade de reproduire le plus exactement possible les traits de la vie de celle qui fut, sur terre, la plus parfaite des créatures.

Les dix chapitres de la Règle marquèrent les étapes de ce nouveau chemin de la perfection et ainsi la France vit-elle naître « la religion des dix vertus et plaisirs de la benoiste Vierge Marie ». Près de son palais de Bourges, la princesse établit sa première communauté. Le jour de la Pentecôte 1504, elle prononça ses vœux, suivie bientôt par quatre religieuses, et le 4 février 1505, âgée à peine de quarante ans, elle mourut laissant la charge de l'Ordre naissant au P. Gabriel-Maria que d'autres fonctions sollicitaient dans la famille franciscaine dont il fut trois fois le ministre général. Ce fut au milieu de ses filles de l'Annonciade, à Rodez, que, vingt-sept ans plus tard, le fondateur rendit sa belle âme à Dieu après avoir récité le *Magnificat*.

L'Annonciade prospéra jusqu'à la Révolution qui saccagea ses monastères et dispersa ses moniales. Ne peut-on souhaiter qu'en cette année jubilaire Marie, reine de France, n'attire des cœurs à son service par l'imitation de ses vertus ?

fr. F.-M. Bergounioux, O. F. M.

UN LIVRE SUR L'ABANDON A DIEU (1).

Le livre de Dom E. Vandeur sur l'abandon est un commentaire du *Pater* considéré comme une partie de la sainte Messe. Ce sont autant d'élévations qui montrent comment l'âme chrétienne doit s'offrir à Dieu à l'offertoire, pour que le nom du Père céleste soit sanctifié en elle; comment le règne de Dieu arrive progressivement en nous, si nous nous laissons faire et nous laissons transformer. Mais l'abandon, dont il est parlé ici, n'a rien d'une paresseuse quiétude; il s'accompagne de la fidélité au devoir de la minute présente; il préserve l'âme de la tentation de l'inquiétude et du mal de la défiance; il fait entrevoir et expérimenter ce qu'est la vraie liberté des enfants de Dieu. Le volume s'achève par une élévation sur l'abandon à Marie.

Nous recommandons ces pages pleines de vérité et d'onction surnaturelle, qui peuvent être un excellent guide pour une retraite. Elles peuvent nous faire éviter les écueils actuels : pour les uns un zèle d'apostolat quelquefois inconsidéré et impatient, pour d'autres une passivité découragée. Le remède est dans la fidélité au devoir présent, unie à l'abandon confiant à la Providence.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) Dom Eugène Vandeur, O.S.B., *L'Abandon à Dieu*, Voie de la paix. Abbaye de Maredsous, Belgique; 1 vol. in-12 de 247 pp.

Textes — Livres sur la Sainte Vierge — Divers

1. Bx Aelred de Rievaux : *Traité de l'amitié spirituelle.* Éditions de la Cité chrétienne, Bruxelles. 10 fr.
2. Thomas a Kempis : *Le Soliloque de l'âme.* Traduction nouvelle par Dom E. Assemaine. Éditions de la Source.
3. Saint Jean Eudes : *Œuvres choisies;* t. V. *Lettres et opuscules.* Lethielleux.
4. Dom Guéranger : *Les meilleurs textes.* Desclée de Brouwer.

1. « Quand j'étais enfant, à l'école, je me délectais dans la compagnie de plusieurs amis, rien ne m'était plus doux, plus agréable, que d'aimer et d'être aimé. »

Ainsi débute ce petit traité, ouvrage savoureux d'un humaniste du Moyen-Age. L'auteur avait lu avec enthousiasme le *De Amicitia* de Cicéron; mais devenu cistercien, il ne sut plus rien goûter qui ne fût « empreint de la suave douceur du très doux Jésus ». Il écrit alors : « Il m'apparaît que Cicéron ait ignoré la vraie force de l'amitié puisqu'il a ignoré entièrement le Christ qui en est le principe et la fin. »

Écrit sous forme de dialogue, l'ouvrage révèle tour à tour un humaniste, un philosophe, un dialecticien, un théologien et un mystique, âme très attachante et qui ne craint pas de se livrer. Parlant d'un de ses amis, il dit :

Il était devenu comme ma main, comme mon œil, comme le bâton de ma vieillesse. Repos de mon esprit, consolation de mes douleurs, dont le sein se montrait fatigué de travaux, dont l'avis me conseillait dans la tristesse et l'abattement. Il m'apaisait dans mes émotions, m'adoucissait quand j'étais irrité.

Quand quelque chose de moins agréable survenait, je m'adressais à lui afin que nous supportions à deux ce que je ne pouvais suppor-

ter tout seul. Quoi encore ? N'était-ce pas une participation de la béatitude déjà, que d'aimer et d'être aimé de la sorte, de l'aider et d'être aidé, et par la douceur de la charité fraternelle d'évoluer ainsi toujours plus haut dans la splendeur de l'amour divin ? de nous élever ainsi jusqu'au baiser du Christ lui-même dans l'échelle de la charité ? puis de redescendre à la douceur de l'amour du prochain ? De cette amitié qui fut nôtre, et que nous avions gardée par la grâce de l'exemple, si vous pensez que quelque chose doive être imité, appliquez-le à la vôtre.

On voit assez quel profit on peut trouver auprès d'un tel maître que l'Église honore d'ailleurs comme un bienheureux.

2. Recueil de méditations sur des thèmes qui eussent été chers à l'auteur de l'*Imitation*. Tous ceux qui fréquentent l'*Imitation* aimeront ce livre. C'est bien la même atmosphère de confiance et d'abandon à travers les alternatives de l'espérance et de l'abattement. (Ceci soit dit à titre de constatation, sans prétendre juger en quoi que ce soit de l'attribution à Thomas a Kempis de l'*Imitation*.)

On lira ce livre avec grand profit, il est tout imprégné de l'Écriture; il respire le parfum d'une âme qui cherche Dieu.

3. Plus de deux cent cinquante lettres ou fragments de lettres qui révèlent mieux que ne le ferait un historien les multiples activités de saint Jean Eudes, fondateur de deux congrégations, prédicateur de missions, directeur d'âmes, apôtre qui n'a de cesse qu'il ait apporté un remède au lamentable état religieux de la France d'alors. Les lettres à la reine régente sont à ce propos tristement significatives. Ce sont sans doute les plus belles.

4. Ces pages apportent un écho des controverses auxquelles Dom Guéranger prit part il y a un siècle : querelles autour de l'infaillibilité, des institutions liturgiques ou du naturalisme. C'est toute une époque de la vie de l'Église que ces textes font revivre; et il n'est pas jusqu'à la pointe d'archaïsme partout latente, et qui fait sourire, qui n'accentue leur caractère de document.

5. M. Perroy : *Notre-Dame de tout nom.* Desclée de Brouwer. 15 fr.

6. Van Haute : *Vivre uni à Marie.* Casterman.

5. Mlle Perroy, qui a écrit plusieurs fois sur Notre-Dame, n'a pas voulu laisser passer le jubilé marial sans célébrer encore la Médiatrice. C'est bien cette idée de la médiation universelle de Marie qui ressort de son livre, plein de simplicité filiale, de confiance. Le peuple chrétien invoque Marie sous les titres les plus variés, selon ses besoins, ses misères, ses désirs, selon son amour filial. Mlle Perroy commente quelques-uns de ces titres. C'est une litanie émouvante.

6. Voici une courte brochure, 64 pages, à but pratique : l'auteur, rédemptoriste, enseigne ce qu'est la vie d'union à Marie et la manière de pratiquer cette union. C'est la doctrine de saint Alphonse et du B^x^ Grignion de Montfort exposée simplement, avec le rappel des vérités théologiques sur la grâce.

7. Jean Devroye, S. J. : *Bossuet, directeur d'âmes.* Casterman, Paris. 15 fr.

8. Lucien Bouchon, S. J. : *La Vie.* Éditions Alsatia.

9. *Rayonnement : Simone Raimbault, tertiaire dominicaine, 1911-1936.* Éditions du Cerf. 5 fr.

10. André David : *La retraite aux hommes chez les Dominicains.* Gallimard, 27^e^ édition.

7. De nombreux extraits des lettres de Bossuet ou de ses filles permettent, mieux que de longs exposés, de prendre contact avec un prêtre dont la direction fut faite tout ensemble d'intelligence humaine et de sens surnaturel.

Ce livre, qui a l'intérêt de mettre en lumière « l'homme de Dieu », a en outre l'avantage de jeter un jour nouveau sur la fameuse querelle qui divisa Bossuet et Fénelon. Dans sa direction, Bossuet insiste tellement sur la grâce et la nécessité de « pâtir » les choses divines que l'auteur —

avec une pointe d'humour, je pense — en vient à se demander si Bossuet ne court pas au quiétisme ou si, du moins, il ne pousse pas trop loin la « passivité de la grâce » !

8. Ce livre, écrit pour les jeunes, pourra être lu avec fruit par plus d'un adulte. Il présente la religion comme une vie, la vie qui mène à Dieu. Un plan très net et très suggestif (construit sur cette notion de vie surnaturelle), ainsi que de nombreuses subdivisions, en facilitent la lecture. Il a en outre l'avantage d'appuyer la doctrine qu'il présente sur de nombreuses citations de l'Écriture.

Faut-il regretter la forme parfois un peu scolaire de l'exposé ? Ces petits paragraphes ont besoin d'être digérés. Beaucoup d'entre eux pourraient servir de sujets de méditation. Ceux qui liront ainsi ce livre en tireront un grand bénéfice ; ils découvriront qui ils sont : des fils de Dieu vivant de sa Vie.

9. Une jeune fille de vingt-cinq ans meurt, il y a deux ans, à l'hôpital. Son souvenir reste vivant parmi ceux qui ont connu ses dures souffrances, son apostolat de malade, sa ferveur pour toutes les œuvres d'Action catholique et ce rayonnement qui éclaira tant d'âmes autour d'elle. Comme le dit le récit — anonyme — de cette vie toute simple, Simone Raimbault « nous montre toute la force et toute la grandeur de la petitesse humaine lorsqu'elle s'est totalement livrée à Dieu. Clouée pendant près de six ans sur son lit de malade, elle eut une action étonnante, cette petite jociste de la banlieue parisienne. Tertiaire de saint Dominique, elle réalisa pleinement l'idéal de son Ordre : *Contemplata aliis tradere*, donnant à tous ceux qui l'approchèrent cette prédication de l'exemple, si éloquente, d'un abandon total à la volonté de Dieu ».

10. Les récits de conversion sont un des plus purs chants que nous puissions entendre à la gloire de Dieu.

Voici un auteur de livres légers et vains (je modère ma pensée...), répandu parmi la société parisienne la plus frivole, dispersé en mille obligations mondaines, la grâce de Dieu le saisit. Il va à Rome, en ce vénérable couvent de

Sainte-Sabine, tout empreint de la pure douceur de saint Dominique. Il se remet aux mains de Dieu, qui le conduit « des ténèbres à Son admirable lumière ». Il crie sa joie en un petit livre : *La retraite des hommes chez les Dominicains*, où la ferveur s'exprime avec cette spontanéité, cette naïveté de ceux qui sont brusquement redevenus « comme des petits enfants ».

« Mon frère, l'incrédule, c'est pour vous que je parle », dit-il au seuil de son livre. Et sa confidence s'achève sur ces lignes : « Tais-toi longtemps; écoute dans l'ombre les voix qui demandent ton pardon. Si tu ne sais pas prier, laisse éclater ta misère, pleure simplement, tu as encore de vraies larmes à verser, et laisse faire la pitié de Dieu. »

Tel est le bienfait du livre de M. André David. Tel est le témoignage qu'il nous plaît ici particulièrement de lui rendre, puisque, développant en apostolat la grâce qu'il reçut de Dieu, il s'est associé à notre propre effort, et que les conférences de *Chrétienté* aux Ambassadeurs, cet hiver, ont été notre œuvre commune.

B. B. L.

LIVRES REÇUS A LA REVUE

Jean Barbier. *Le vitrail de la Vierge*. Éditions Alsatia.

Dom Grégoire Joseph. *Vivre*. Abbaye d'En-Calcat.

Marguerite Perroy. *Les bénis de mon Père*. Bloud et Gay.

Dom Idesbald Van Houtryve. *Le chant de la Cité de Dieu*. Louvain, Abbaye du Mont-César.

Abbé Cocart. *L'évangile au XX^e^ siècle. Homélies dominicales*. Brunet, Arras.

Geneviève Duhamelet. *Nouvelet et le mouvement noëliste*. La Bonne Presse.

A TRAVERS LES REVUES

Un évêque théologien : Mgr Waffelaert

Les **Éphémérides** de Louvain (février 1938), sous la signature de J. Mahieu, retracent la carrière d'un évêque dont les études de théologie mystique ont retenu l'attention de nombreux fidèles.

Théologien, il pouvait tour à tour rénover l'enseignement de la morale, donner des conférences sur l'encyclique *Rerum Novarum*, développer les études dans son diocèse, fonder des revues ou écrire cette multitude d'articles et d'opuscules où il traite des problèmes de la vie intérieure, tantôt abordant les questions les plus controversées de la mystique, tantôt écrivant des brochures de vulgarisation, tantôt donnant le conseil pratique que l'on attend de lui :

A voir son ardeur au labeur intellectuel, on serait tenté de croire que l'évêque s'intéressait fort peu à l'administration de son diocèse. Ce serait une erreur. Très personnel, il s'occupait de tout, conseillant, approuvant, contrôlant.

Ce qui est vrai, c'est qu'il ne fut jamais « homme de bureau », mais il employait des hommes de bureau. C'était d'ailleurs là une directive reçue au cours de son premier voyage *ad limina* : Léon XIII, le pape des encycliques doctrinales, lui avait dit qu'un évêque doit être avant tout un docteur, non un bureaucrate. Pour les affaires courantes, il était expéditif; pour les autres, il prenait son temps, car il savait trop bien, pour l'avoir enseigné et écrit, qu'à la vraie prudence appartient une triple fonction : de bien délibérer, de bien juger et de bien commander; il savait que la précipitation empêche surtout de bien délibérer, et que, comme disait Bossuet : « La sagesse ne consiste pas toujours à faire les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. »

C'était sans doute son programme de vie qu'il donnait, en 1897, dans une lettre au clergé :

L'Évêque recommande une vie d'études et de contemplation, qui

lui fasse un clergé *doctus et sapiens*, instruit et sage. Il recommande à tous ses prêtres de se réserver un *tempus sedendi ac studendi*, un temps de repos pour étudier et réfléchir : cela veut dire non seulement un temps réservé aux études ecclésiastiques, mais encore l'habitude de la réflexion, la *Consideratio* de saint Bernard, qui produise l'habitude de contempler les choses divines, la pratique de la sagesse et prudence chrétiennes, si nécessaires à la perfection personnelle et à l'efficacité du ministère auprès des âmes.

Même souci dans ses ouvrages :

Dans la préface des *Méditations théologiques*, le savant évêque expose les grandes idées directrices de son apostolat doctrinal : rien de plus sublime, rien de plus agréable que de méditer sur Dieu, dans sa Trinité et son Unité, sur ses infinies perfections, sur le Verbe incarné, la grâce divine, la vision de Dieu et la vie éternelle, etc.; rien de plus utile aussi, puisque cette contemplation des choses divines doit nous conduire à la plus haute perfection et nous rendre capables de mener les âmes à la sainteté. Mais pour obtenir ces fruits si précieux, il faut, comme le dit le vénérable Lessius, S. J., que l'âme prenne son vol vers Dieu, pour le contempler, l'admirer, le vénérer, le craindre, l'aimer, le louer et bénir sans cesse; il faut que l'âme vive recueillie en sa sainte présence et oriente toute sa vie vers la gloire de Dieu et l'accomplissement de son bon plaisir.

Vivant dans le commerce des grands mystiques, saint Denis, saint Jean de la Croix, et plus spécialement de Ruysbrouck (que sa connaissance du vieux flamand lui permettait de lire dans le texte original), on a pu dire de lui qu' « il était tout entier à la théologie mystique ».

Spiritualité et Action catholique

Sous ce titre, dans la **Cité chrétienne**, l'abbé Leclercq propose d'intéressantes remarques :

L'Action catholique apparaît à celui qui cherche à considérer la vie religieuse de haut comme un aboutissant de toutes les tendances de renouvellement qui se font sentir dans l'Église depuis un demi-siècle. Elle est encore très loin d'avoir déroulé tous ses effets. Ceux qui ne voient en elle qu'une organisation plus parfaite de l'apostolat, ne soupçonnent pas la richesse du mouvement.

L'Action catholique déborde, en effet, les cadres d'une administration :

L'Action catholique transcende les organisations d'Action catholique, car à côté des organisations d'Action catholique, il y a l'idée de l'Action catholique dont le rayonnement s'étend plus loin que l'action directe et visible des organisations. Les organisations sont le véhicule de l'idée, mais celle-ci, une fois lancée, poursuit sa course dans les esprits.

Elle suppose que les chrétiens sont des vivants :

L'idée de l'Action catholique est un retour à l'Église primitive, à la conception qui a fait la force de l'Église primitive. Cette idée dont la renaissance se marque également par les nombreuses études qui paraissent sur le corps mystique, revient à cette idée très simple que l'Église forme un corps vivant dont tous les membres sont agissants, que les fidèles, par conséquent, sont des membres agissants de l'Église, agissants à l'intérieur de l'Église, à l'encontre de la conception répandue dans les temps modernes que les fidèles, à l'intérieur de l'Église, n'avaient qu'à se tenir réceptifs aux instructions de l'autorité ecclésiastique, et que leur action avait à se dérouler hors de l'Église, parfois pour la soutenir du dehors, mais le plus souvent pour gérer les biens temporels, étrangers en eux-mêmes à la vie de l'Église.

L'erreur de trop de chrétiens du XIX^e^ siècle a été de séparer vie chrétienne et vie tout court, et même en matière religieuse de se retrancher dans la foi du charbonnier :

Une nouvelle génération de catholiques se forme, qui se rend compte que, devant le monde, elle représente l'Église et doit être capable de le faire. En même temps, la pensée catholique s'oriente vers un nouveau souci de conquête.

Bien plus, apostolat et vie intérieure vont s'entr'aider et comme se compénétrer :

« Celui qui dit qu'il aime Dieu et qui n'aime pas son prochain est un menteur », écrit saint Jean. Notre temps semble faire écho à cette parole plus intensément que d'autres. L'amour de Dieu s'exprime par le désir de le voir mieux servi, mieux compris, plus aimé.

Mais de plus, il faut bien reconnaître qu'il nous est difficile de vérifier la pureté de l'amour de Dieu pris en lui-même, car nous ne pouvons faire du bien à Dieu; le bien que nous voulons à Dieu,

répétait volontiers sainte Catherine de Sienne, c'est au prochain que nous le faisons. La loi chrétienne peut s'exprimer comme si Dieu nous disait : « Si tu m'aimes, fais du bien à ton prochain; si tu m'aimes, fais-moi aimer. »

Nous redécouvrons la doctrine du Corps mystique dans saint Paul; à l'aube de l'Église, elle formait le nœud de la pensée apostolique, et elle redevient aujourd'hui le nœud de la pensée et de la vie chrétienne dans l'Action catholique.

Et l'auteur conclut :

Ce danger n'enlève rien à la valeur chrétienne de la spiritualité que développe l'Action catholique. La faiblesse de l'homme fait qu'il n'y a aucun bien qui ne présente de danger sur la terre; la perfection est dans un équilibre toujours instable, dont nous devons constamment surveiller les termes afin d'en maintenir chacun au niveau qu'il ne doit pas dépasser.

Mais la spiritualité du Corps mystique propre à l'Action catholique nous fait tellement pénétrer au cœur du mystère du Christ que le danger y est réduit au minimum.

Il va sans dire que tout l'intérêt de cette étude et des études similaires vient de ce développement auquel nous assistons, de cette éclosion d'œuvres nouvelles, de cette floraison de mouvements qui sont nés il n'y a pas quinze ans. Aussi dans le numéro suivant de la **Cité chrétienne** (5 mai) l'abbé Leclercq ne craint-il pas de revenir sur ce sujet et de parler de la maturité de l'Action catholique :

Signalons seulement combien il paraît neuf de voir un congrès d'Action catholique s'occuper, par exemple, de la vie physique et de la vie militaire. L'introduction du sens chrétien dans les problèmes qui relèvent de ces domaines correspond à un approfondissement de la pensée chrétienne dont l'Action catholique a l'honneur. L'aspect moral de l'éducation physique et du retour à la nature; les nécessités sociales d'organisation nécessaires pour que toute la jeunesse participe à une vie physique saine; comme aussi les problèmes moraux de la vie militaire, le rôle social de l'officier, et les problèmes moraux du service militaire envisagés dans un esprit de large sympathie pour l'armée et d'un désir de collaboration avec les autorités militaires font retentir des accents nouveaux dans le pays.

La loi du renoncement

La **Nouvelle Revue Théologique** de Louvain (avril 1938) publie un article sur *La doctrine du renoncement dans le Nouveau Testament* :

Si l'on veut comprendre intégralement la vie spirituelle et l'ascétisme chrétiens, c'est dans les pages mêmes du Nouveau Testament qu'il faut en méditer les principes profonds, les motifs fondamentaux.

Avec un tel préambule et sous la signature du P. Lebreton, on ne sera pas surpris de voir se multiplier les textes de l'Écriture et les citations des pères apostoliques.

Il ne s'agit d'ailleurs pas, on s'en doute bien, d'une compilation; et l'intérêt de cette étude est dans « la doctrine » qu'il dégage.

L'homme est désorienté devant les œuvres de Dieu :

Il s'efforcera d'en jouir et d'en user; il ne saura plus les comprendre. Il est comme un illettré en face d'un beau manuscrit : ces caractères sont bien tracés; mais que signifient-ils ? il n'en sait rien.

Et maintenant, le problème étant posé, voici la solution :

La grâce de Dieu éclaire pour nous ce monde et nous en détache. Certes elle ne nous le fait point mépriser; tout au contraire, elle nous le rend plus vénérable et plus cher; mais ce qui de plus en plus nous charme en lui, c'est la trace de Dieu; c'est ce qui fixe notre cœur au-dessus des séductions passagères, et l'en délivre.

De ce fait, le renoncement chrétien aura toujours le caractère d'une préférence, non d'un mépris : pour aimer Dieu par-dessus toutes choses, il n'a pas besoin de dédaigner ses œuvres. C'est un des traits par lesquels, dans l'antiquité chrétienne, les écrits des apôtres, les actes authentiques des martyrs, se distinguent des apocryphes.

C'est la même attitude que l'auteur indiquera à l'égard des objets de renoncement : affections humaines (famille, patrie), biens matériels, soi-même. Partout, il s'agit de dépouillement, c'est-à-dire de libération : le renoncement se solde par de la joie :

Pour trouver son âme, il faut la perdre. Ainsi en est-il de tous

les biens d'ici-bas : si on les accapare jalousement, on en devient esclave, si on s'en détache, on en est maître. Et par là on ne conquiert pas seulement la liberté, mais en même temps cette intuition religieuse qui fait découvrir dans les êtres créés la présence et l'action de Dieu. Dès lors, la plus humble chose donne à l'âme une joie que nul avare ne possédera jamais. On n'a plus rien, on possède tout.

« *Tamquam nihil habentes, et omnia possidentes.* » Cette parole de l'apôtre me semble révéler le sens le plus profond de cette parole du Christ. Si vraiment on est dans ce monde « comme n'en étant pas », on peut dire avec saint Paul : « Tout est à moi, moi au Christ, le Christ à Dieu »; « maisons, frères, sœurs, mère, enfants, champs », tout est à nous; et les biens dont nous devenons ainsi les maîtres ne sont pas seulement ce que possède en commun la fraternité religieuse à laquelle nous pouvons appartenir, c'est la création tout entière. Ce que le Christ doit transformer, c'est nous-mêmes beaucoup plus que les biens que nous pouvons posséder : par le renoncement, nos yeux et nos cœurs se purifient; ils trouvent en toutes choses ce goût de Dieu chaste et spirituel, qui est le centuple promis.

Et tout ceci s'éclaire encore de l'expérience personnelle de Jésus. Ce monde, où il passa sa vie humaine, il le voyait de ses yeux, mais en même temps il le contemplait dans la lumière de gloire; le Psalmiste avait pu dire : « Les cieux chantent la gloire de Dieu »; nul n'a entendu ce chant comme le Christ. Devant ce spectacle et ce concert, nous sommes aveugles et sourds. Que la nuit se fasse, que tout se taise, peu à peu nous verrons et entendrons, non sans doute comme le Fils qui « porte tout par la vertu de sa parole », mais comme peuvent et doivent le faire des enfants de Dieu dans la maison de leur Père.

Et l'exemple des saints confirme la promesse du Christ ainsi entendue : qui, plus que saint François d'Assise, fut dépouillé des choses d'ici-bas ? Qui, plus que lui, y trouva une pure et haute jouissance ?

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LV

AVRIL-JUIN 1938

Les principes et la pratique

R. Bernard. — La Passion du Christ et l'espérance des chrétiens 27
— La Résurrection du Christ et l'espérance des chrétiens 137
D. Buzy. — La Circumincession en Dieu et dans les fidèles... 245
F. Florand. — La présence de Dieu..... 237
B. Lavaud. — Le corps dans la gloire..... 113
F. Louvel. — Dans la familiarité de Dieu..... 225
J. Steinman. — En marge du mystère de Jésus..... 5, 149

Les maîtres et les modèles

C. T. — Thérèse Higginson..... 274
M.-L. Dumeste. — Le message du prophète Jérémie..... 38
— Jérémie et la religion de l'esprit..... 156
M.-B. Humeau. — Le Père Lagrange..... 60
M. Philipon. — La vie mystique de Sœur Élisabeth de la Trinité 262

Textes

S. Augustin. — Sur la Trinité..... 292
Moehler. — L'Église de la Pentecôte..... 77
— La doctrine des Pères sur la Pentecôte..... 288
Scheeben. — Le corps glorifié..... 183
Soloviev. — Le Christ est ressuscité..... 80

Les idées et les œuvres

A. B. — Le congrès de l'Association du Mariage Chrétien.... 308
Apostolus. — Le dernier instant..... 86
— Prêcher la doctrine..... 189
— Prière pour les patries..... 298
É. Borne. — Les journées universitaires catholiques..... 303
P. Catrice. — Apostolat missionnaire..... 210
C. Dravaine. — Les Sœurs Blanches d'Afrique..... 314
E. L. — Le problème de la fraternité chrétienne..... 100
E. Lajeunie. — L'homme du Suaire..... 90
— Un effort pour l'unité..... 194
N. — Le VIII[e] congrès de la J.E.C.F..... 311

Lectures

B. B. L. — Textes, livres sur la Sainte Vierge..... 323
F.-M. Bergounioux. — Les fondateurs de l'Ordre de l'Annonciade 320
P. Catrice. — Quelques livres missionnaires..... 217
E. L. — Clément Brentano et la stigmatisée de Dulmen..... 105
— Lettres de Charles de Foucauld à Henry de Castries.. 216
E. Lajeunie. — Un poëte regarde la Croix..... 103
F. L. — Quelques livres sur la Bible..... 101
— A travers les revues..... 220, 328
R. Garrigou-Lagrange. — Larmes et sourires..... 104
— Un livre sur l'abandon à Dieu.... 322
M. Th. Philipona. — Nicolas de Flue « Père de la patrie »... 108

Bibliographie

Aelred de Rievaux. — Traité de l'amitié spirituelle..... 323
G. Bernoville. — La Société des Auxiliatrices des Ames du Purgatoire 218
Bois. — Les plus belles pages de la Bible..... 112
J.-F. Bonnefoy. — Chronique de l'Annonciade..... 320
L. Bouchon. — La vie..... 325
M. Chasles. — Pour lire la Bible..... 111
P. Claudel. — Un poëte regarde la Croix..... 103
Coppens. — Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte et l'Ancien Testament..... 112

P. Croidys. — L'homme au cœur magnifique. Le P. Damien. 218
D. Dahans. — Liturgie de la sainte messe selon le rite chaldéen 217
A. David. — La retraite aux hommes chez les Dominicains... 325
J. Devroye. — Bossuet directeur d'âmes..... 325
Dutli-Rutishauser. — Le Bx Nicolas de Flue, Père de la patrie. 108
P. Duvignau. — Emmaüs. Le site. Le mystère..... 112
C. de Foucauld. — Lettres à Henry de Castries..... 216
A. Garreau. — Clément Brentano..... 105
G. Gorrée. — Sur les traces de Charles de Foucauld..... 219
Dom Guéranger. — Les meilleurs textes..... 323
Van Haute. — Vivre uni à Marie..... 325
S. Jean Eudes. — Œuvres choisies : Lettres et opuscules..... 323
Marc. — Pages d'Évangile. Méditation..... 112
Mercenier. — L'office divin, la liturgie, les sacrements..... 217
Myriam de G. — Larmes et sourires..... 104
N. — Rayonnement : Simone Raimbault..... 325
Odoric de Pordenone. — De Venise à Pékin au Moyen-Age... 219
M. Perroy. — Notre-Dame de tout nom..... 325
Th. Regattieri. — L'évangile eucharistique..... 112
Richoz. — Le Bx Nicolas de Flue, Père de la patrie..... 108
C. Roffat. — Saint Paul vous parle..... 111
A. de Segesser. — Bruder Klaus..... 108
Thomas a Kempis. — Le Soliloque de l'âme..... 323
Dom E. Vandeur. — L'abandon à Dieu..... 322
C. Vockinger. — Un livre sur frère Nicolas..... 109

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Liguoé (Vienne).